

LA
REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet
intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente
est en raison de la grandeur de l'effet.

QUARANTE-SIXIÈME ANNÉE

N° 3. — MARS 1903.

PARAIT DU 1^{er} AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 1 fr.

PARIS

BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

Réserve de tous droits

TABLE DES MATIÈRES DU N° 3

Anniversaire d'Allan Kardec.....	129
L'idée de Dieu et Victor Hugo, par Algol.....	130
Lettre ouverte à M. Combes, par L. Denis.....	138
Notions sur la destinée de l'âme après la mort, par Ed. Grimard.....	142
Vieilles notes, par Léopold Dauvil.....	151
Son Excellence Alexandre Aksakof, par S. G. L.....	158
2 novembre, poésie, par S. H.....	160
Un fait de réincarnation, par G. B.....	161
Apports extraordinaires, traduit par G. B.....	163
L'idée de Dieu, par Claire G.....	166
Lettre à M. G. Béra, prof. C. Moutonnier.....	170
Phénoménographie, par le prof. Falcomer.....	171
La matière et l'esprit, par E. Lebel.....	174
Quelques mots de réponse, par E. Lebel.....	177
Un fait historique, par Joseph de Kronhelm.....	178
Les dangers du spiritisme, par G. Béra.....	179
Société littéraire et artistique.....	182
Société d'études psychiques du Sud-Ouest, par Roger de Fabry.....	183
Nouveau groupe spirite à Rouen, par Raymond Guilbert.....	183
Bibliographie.....	183
Société spirite algérienne.....	187
Rhéal'Ondine (suite), par M. A. B.....	187
Société spirite, Valentin Tournier, à Tours, par le Comm. Tégrad.....	191

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-postes, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à Madame P.-G. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco; le port en sus pour l'Etranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* paraît le 1^{er} de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque cahier.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Etranger, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.

Tous les abonnements partent du 1^{er} janvier.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de postes, à l'ordre de Madame P.-G. LEYMARIE. On ne fait point traite sur les souscripteurs.

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 44 premières années, 1858 à 1901, prises séparément, 5 fr. le volume, port 0 fr. 85, sauf pour les années 1858 à 1863; 1873 et 1874 (8 années) dont il ne reste que quelques volumes et qui seront vendues désormais 10 fr. chaque. — 45^e année, 1902, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide*, prix : 2 fr 50 par volume. Prix spécial pour la collection entière



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

46^e ANNÉE.

N^o 3.

1^{er} MARS 1903.

CÉLÉBRATION DU 34^{ME} ANNIVERSAIRE DE LA DÉSINCARNATION D'ALLAN KARDEC

le dimanche 29 mars 1903

A 2 heures, réunion au dolmen du Père-Lachaise. Allocution pour rappeler et glorifier la mémoire du Maître.

Le soir, à 6 heures précises, banquet fraternel chez Tavernier aîné, Galerie de Valois 142 (Palais Royal), suivi d'une soirée musicale.

L'IDEE DE DIEU ET VICTOR HUGO

Quelle que soit l'idée que nous nous fassions de Dieu infini, attendu que l'intelligence, qui nous sert à la formuler, est finie, cette idée forcément doit être finie, c'est-à-dire imparfaite ; mais nous la formulons plus ou moins juste, plus ou moins haute, suivant le degré que nous occupons dans l'échelle des êtres intelligents et pensants. Elle n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était hier et nous ne pouvons mettre des bornes à sa définition.

Dieu peut donc ne pas être parfait, selon l'idée que nous nous faisons des attributs qui constitueraient ses perfections ; mais cela ne prouve qu'une chose : c'est que notre idée repose sur des bases insuffisantes ou fausses.

Ainsi, nous nous étonnons que Dieu ait pu créer le mal à côté du bien, parce que, selon nous, le mal étant l'opposé du bien, ne peut provenir de la même source. Autant voudrait nous étonner que Dieu ait créé le froid à côté de la chaleur, l'obscurité à côté de la lumière, la souffrance à côté de la santé, l'ignorance à côté du savoir. Mais le froid, l'obscurité, la souffrance et l'ignorance ne sont pas des états indépendants et déterminés de la matière ou de l'esprit comme la chaleur, la lumière, la santé et le savoir ; ce ne sont que des degrés inférieurs de ces mêmes états ; et, c'est précisément là où nous relevons une imperfection dans l'œuvre du créateur qu'éclate en réalité son infinie sagesse. Les êtres matériels et les esprits, existant à tous les degrés d'avancement, les forces telles que la lumière, la chaleur, la vie, la science du bien et du mal, leur sont distribuées à tous les degrés, c'est-à-dire à des doses inégales, suivant ce que chacun peut supporter. Cette inégalité n'est-elle pas la justice absolue ?

Ce que nous prenons pour le mal est la source d'où plus tard sortira le bien. Ce sont les états d'infériorité de l'être qui engendrent la lutte, la lutte indispensable au progrès de l'humanité. C'est dans le sang de ses héros et de ses martyrs que cette humanité a pu se rénover, se transformer. Effacez de ses annales le supplice de Socrate, celui de Jésus, celui de Jeanne d'Arc, celui de Jean Huss et voyez quelle nuit morale couvrirait encore le monde.

N'est-ce pas Jésus qui a dit : Bienheureux ceux qui souffrent ; bienheureux ceux qui pleurent ? — Et cependant il prêchait la paix, la douceur et l'amour. C'est qu'il voyait distinctement l'inégalité des âmes et la nécessité pour elles de la transformation par l'épreuve. Ne disait-il pas aux bons : Soyez doux envers tous vos frères, même les méchants, — parce qu'il savait que cette douceur profiterait au progrès des uns et des autres. Combien,

parmi les premiers chrétiens, furent d'abord au nombre des bourreaux avant de passer au rang des martyrs !

Jésus, enfin, ne disait-il pas à ses disciples : Soyez parfaits comme votre père céleste est parfait. — C'est à-dire étudiez et imitez ses perfections pour vous élever jusqu'à lui. — Si cette perfection était un mythe, quels seraient, en ce cas, la raison d'être et le but de l'immortalité ? Sans la croyance en un Dieu parfait quelle serait la signification du spiritisme ?

Dire, en effet, que Dieu est imparfait, c'est dire qu'il a besoin de se perfectionner ; mais comment se perfectionnerait-il s'il n'a pas au-dessus de lui un être plus parfait ? Oui, Dieu est en nous et nous sommes en lui, mais comme on peut dire du poisson de l'océan qu'il est né de l'océan et qu'il vit dans l'océan.

Ce n'est pas la première fois que ces graves problèmes sont abordés par la *Revue spirite*. En 1887, leur discussion donna lieu, entre M. Trémeschini, champion de la science pure, et M. Fauvety, champion de la philosophie kardéciste, à un tournoi dont se souviennent encore les lecteurs de cette époque.

Et véritablement, comme nous sommes persuadé que de la discussion des idées jaillit toujours un peu plus de lumière, un peu plus de vérité, nous ne voyons que profit pour la doctrine à de tels débats, lorsque, bien entendu, ils n'ont en vue que la recherche de la vérité, et que ceux qui échangent sur un même sujet des opinions quelquefois contradictoires n'en restent pas moins unis sur le terrain de la courtoisie et de la fraternité, comme il convient à des chercheurs loyaux et sincères.

Après M. Béra nous avons entendu M. Léon Denis, M. Moutonnier. Écoutons, maintenant, un juge impartial — nous voulons dire indépendant, — dont nous avons maintes fois fait intervenir la haute autorité dans nos débats. Écoutons Victor Hugo, ce grand génie, ce puissant penseur, qui pendant vingt ans, dans la solitude de l'exil, médita en face de l'infini, interrogeant à la fois l'histoire des divers peuples, leurs religions et leurs philosophies, les découvertes de la science, les splendeurs et les mystères de la nature. Ouvrons son merveilleux poème DIEU, œuvre posthume publiée en 1891 ; mais avant, citons d'abord quelques fragments d'une œuvre plus récemment parue (1901) : POST-SCRIPTUM DE MA VIE. Il y a là, sous les titres : *Réveries sur Dieu*, *Choses de l'infini* et *Contemplation suprême*, des pensées d'une profondeur et d'une beauté sans égales, que tous les spirites seront heureux de connaître.

Rêderies sur Dieu

Quiconque a la notion du devoir, quiconque a le sentiment du droit, quiconque a la perception du juste et de l'injuste, quiconque a un but désintéressé, quiconque s'oublie en vivant et fait passer avant lui ce qui n'est pas lui, quiconque veut pour le genre humain, quiconque a dans son cœur les battements du cœur même de l'humanité, quiconque se sent frère du pauvre, du petit, du mîneur, du faible, de l'infirme, du souffrant, de l'ignorant, du déshérité, de l'esclave, du serf, du nègre, du forçat, du damné, quiconque souhaite la lumière à l'aveugle et la pensée à l'opprimé, quiconque est misérable des misères d'autrui, quiconque travaille au mieux des autres et pleure de leurs larmes et saigne de leur plaie, quiconque préfère son propre sacrifice au sacrifice de son semblable, quiconque a la vision du vrai, quiconque a l'éblouissement du beau, quiconque écoute une harmonie, quiconque contemple une fleur, une blancheur, une candeur, une clarté, une femme, quiconque admire un génie, quiconque s'émeut d'une étoile, quiconque dit en soi-même : ceci est bien, ceci est mal, quiconque n'écrase pas une mouche inutilement, quiconque aime et sent de l'infini dans son amour, quiconque reconnaît qu'il y a un chemin tortueux et une ligne droite, quiconque agit en conscience, quiconque a un idéal et s'y dévoue, celui-là, quel qu'il soit, qu'il y consente ou non, croit en Dieu.

Quiconque dit : conscience, vertu, bonté, amour, raison, lumière, justice, vérité, aperçoit, qu'il le sache ou non, un des mystérieux profils de cette face sublime : Dieu.

Ceci ne se concevrait point : voir le rayon et nier le soleil. L'athée est identique à l'aveugle.

— Mais, dit l'athée, je vois le soleil et je ne vois pas Dieu.

C'est que vous ouvrez l'œil de chair et que vous n'ouvrez pas l'œil d'esprit.

Une âme peut être opérée de l'athéisme comme une prune de la cataracte. Il y a de puissants athées intelligents et justes ; c'est avec la notion de l'idéal qu'on peut les guérir ; et, quoi qu'ils disent, au fond, ils ne demandent pas mieux. L'athéisme est sans joie. Nul n'est dans la nuit volontairement.

La nature m'a déclaré que Dieu existe.

Quoi ! l'homme, cet atome, ce grain de poussière, cette chose périssable, chétive, infirme et vile, l'homme aurait ce qui manquerait à cet immense et profond univers ou l'infini rayonne dans tous les sens ! la créature pleine de misères serait mieux partagée que la création pleine de soleils ! nous aurions une âme et le monde n'en aurait pas !

L'homme serait un œil ouvert au milieu de l'univers aveugle ! le seul œil ouvert !

Et pour voir quoi ? le néant !

On ne peut pas dire : — Dieu est honnête, Dieu est vertueux, Dieu est chaste, Dieu est sincère.

Mais on peut dire : — Dieu est juste, Dieu est bon, Dieu est grand, Dieu est vrai.

Pourquoi ?

Parce que : honnêteté, vertu, chasteté, sincérité, c'est le relatif.

Et que : justice, bonté, grandeur, vérité, c'est l'absolu.

Pourquoi ne peut-on pas dire de Dieu qu'il est vertueux !

Parce qu'il est parfait.

Un être qui ne peut avoir aucune qualité relative et qui a toutes les qualités intrinsèques existe nécessairement.

Dieu se démontre par son absolu.

La création est mue par deux espèces de moteurs, tous deux invisibles : les âmes et les forces.

Les forces sont mathématiques, les âmes sont libres. Les forces, étant algébriques, ne peuvent avoir d'écart ; l'aberration des âmes est possible. Il y a été pourvu ; la liberté a un régulateur, la conscience.

La conscience n'est autre chose qu'une sorte d'intuition de la géométrie mystérieuse de l'ordre moral.

Quand à l'être qu'on nomme Dieu et qu'on peut aussi appeler Centre, il participe des deux natures dont il est le point d'intersection.

Il est l'Âme-Force.

L'idée de Dieu, c'est de la lumière solaire. Le judaïsme, le sabéisme, le bouddhisme, le polythéisme, le manichéisme, le mahométisme, le christianisme, sont de la lumière lunaire. Moïse, Bouddha, Zoroastre, Orphée, Confucius, Manès, Mahomet, Jésus, sont des espèces de planètes tournant autour de l'astre et réfléchissant sa lueur.

Les religions, lunes de Dieu, éclairent l'homme dans la nuit ; de là ces fantômes, ces illusions, ces mensonges d'optique, ces terreurs, ces apparences, ces visions, qui remplissent l'horizon des peuples chez lesquels il ne fait que clair de religion.

Le spectre qui sort de cette douteuse clarté s'appelle superstition.

Tout rayon qui vient directement du soleil porte à son extrémité la figure du soleil, et quelle que soit la forme de l'ouverture par laquelle il arrive jusqu'à nous, que cette ouverture soit carrée, polygone ou triangulaire, il n'accepte pas cette forme et imprime invariablement sur la surface ou il s'arrête une image circulaire. Ainsi toute lumière qui vient directement de Dieu imprime à notre esprit, quelque forme qu'ait notre cerveau, l'idée exacte de Dieu, et lui en laisse l'empreinte vraie.

En même temps, de même que les rayons de lune perdent la figure du soleil et ne nous apportent, au lieu de son image, que l'aspect quelconque de l'ouverture par laquelle ils passent, l'idée de Dieu, réfléchi par les religions venant d'elles perd, pour ainsi parler, la forme de Dieu et prend toutes les configurations plus ou moins misérables du cerveau humain.

.....
 Toute lumière directe porte, je l'ai dit, à son extrémité, la forme du foyer dont elle émane ; au bout du rayon solaire il y a l'image du soleil ; au bout du rayon divin il y a l'image de Dieu.

Le rayon solaire, en traversant le prisme, se décompose en trois couleurs : le bleu, le jaune, le rouge. Le rayon divin, en traversant la chambre obscure du cerveau, se décompose en trois notions : le juste, le vrai, le beau.

C'est ce spectre lumineux de la triple notion divine, toujours rayonnant sous le crâne humain, qu'on appelle la conscience.

On appelle le rayon solaire la lumière blanche ; on peut donner le même nom à la conscience.

Donc la conscience, c'est le spectre solaire intérieur. Le soleil éclaire le corps, Dieu éclaire l'esprit.

Au fond de tout cerveau humain il y a comme une lune de Dieu.

Etre le bout du rayon dont l'idéal est l'autre bout ; chanter à voix basse à la vie présente le chant mystérieux de la vie future ; faire effort pour introduire l'esprit dans la chair, la vertu dans la parole, Dieu dans l'homme, tel est le sublime office de cette splendeur ailée, la conscience.

Le travail de l'homme, la fonction divine de sa liberté, le but de sa vie, c'est de construire sur la terre à l'état d'œuvres réelles, les trois notions idéales, c'est de faire chair le vrai, le beau et le juste, c'est en un mot de laisser après sa mort debout derrière lui sa conscience faite action. Le progrès humain vit de cette triple manifestation sans cesse renouvelée. Celui qui emploie sa conscience, dépense son âme et épuise sa vie pour bâtir le vrai, s'appelle Voltaire ; celui qui bâtit le beau s'appelle Shakespeare ; celui qui bâtit le juste, s'appelle Jésus.

Il n'est pas un génie qui n'ait travaillé, il n'est pas un grand homme qui n'ait apporté sa conscience, son âme, sa pierre, à l'un de ces trois piliers du fronton infini qu'on nomme Vérité, Beauté, Justice. Quelques-uns ont travaillé à deux. Celui qui travaillerait aux trois, celui-là approcherait de Dieu.

Mettre sa conscience hors de soi, la transformer lentement et jour à jour en réalités extérieures, actions ou travaux ; naître avec les idées, mourir avec les œuvres ; en un mot bâtir l'idéal, le construire dans l'art et être le poète, le construire dans la science et être le philosophe, le construire dans la vie et être le juste, tel est le but de la destinée humaine.

CHOSSES DE L'INFINI

« Les âmes passent l'éternité, à parcourir l'immensité. »

Voilà ce que disaient, il y a deux mille ans, les Druides. Avaient-ils déjà une sorte de divination de la pluralité des mondes ? Ils levaient la tête, ils contemplaient les étoiles, et ils faisaient ce prodigieux rêve. De ces étoiles cependant ils ne connaissaient alors que ce que voyaient leurs yeux. Aujourd'hui nous avons un peu plus écarté le voile d'Isis, et notre imagination peut entrevoir, avec un peu moins d'obscurité, et beaucoup plus d'épouvante, ce que serait, à travers les mondes, le vertigineux voyage sans fin.

L'ombre apparaît comme l'unité.

Dans cette unité qu'y a-t-il ?

L'homme a sondé, d'abord avec la prunelle, puis avec le télescope, puis avec l'esprit.

Cette unité, qu'est-ce ?

C'est la noirceur, c'est la simplicité épouvantable, c'est l'immanence morte du gouffre, c'est le désert, c'est l'absence... Non... C'est la fourmilière des prodiges. C'est la Présence.

Chacune des trois sondes de l'homme a rapporté quelque chose. L'œil a vu six mille étoiles, le télescope a vu cent millions de soleils, l'esprit a vu Dieu.

Qui Dieu ?

Dieu.

Au Dieu Inconnu de saint Paul, l'Aréopage opposait le Dieu Inconnaissable.

Le Dieu inconnaissable est le Dieu incontestable.

Enfourchez le rayon de lumière.

C'est une monture quatre mille fois plus rapide que le boulet de canon, quatre millions deux cent mille fois plus rapide que l'ouragan et dix-sept millions de fois plus rapide que la locomotive.

Elle fait, vous le savez, soixante-dix mille lieues par seconde.

Partez.

Allez, sur le rayon de lumière, en huit minutes de la Terre au Soleil, allez en quatre heures du Soleil à Océanus, allez en trois ans et huit mois d'Océanus au Centaure, allez en vingt-huit ans du Centaure à l'Etoile polaire, allez en seize mille huit cents ans de l'Etoile polaire à la Voie lactée, allez en cinq millions d'années de la Voie lactée à la nébuleuse des Chiens de chasse, vous n'aurez point encore fait un pas.

Les apparitions d'univers recommenceront.

L'insondable restera devant vous, tout entier.

Au-delà du visible l'invisible, au-delà de l'invisible l'inconnu.

Partout, partout, partout, au zénith, au nadir, en avant, en arrière, au-dessus au-dessous, en haut, en bas, le formidable Infini noir.

Et tout ceci ne serait encore qu'un des deux aspects de la vision sublime.

A côté de l'infini de l'espace, il y a l'infini de la durée.

Songe-t-on qu'avec des existences probables de milliards et de milliards de siècles, ces myriades d'étoiles et de soleils, soumises pourtant aux lois universelles de la naissance et de la mort, ont sans doute un commencement et une fin, mais se transforment, se remplacent et se renouvellent sans cesse, sans trêve, sans terme, toujours, toujours, toujours...

Il ne faut pas s'imaginer que l'infini puisse peser sur le cerveau de l'homme sans s'y imprimer. Entre le croyant et l'athée, il n'y a pas d'autre différence

que celle de l'impression en relief à l'impression en creux. L'athée croit plus qu'il ne l'imagine. Nier est, au fond, une forme irritée de l'affirmation. La brèche prouve le mur.

Dans tous les cas, nier n'est pas détruire. Les brèches que l'athéisme fait à l'infini ressemblent aux blessures qu'une bombe ferait à la mer. Tout se referme et continue. L'immanent persiste.

Et c'est de l'immanent, toujours présent, toujours tangible, toujours inexplicable, toujours inconcevable, toujours incontestable, que sort l'agenouillement humain. Un frémissement vertigineux est mêlé à l'univers. De telles choses que nous venons de dire ne peuvent pas exister sans dégager une sorte d'horreur sacrée, visible à l'esprit humain, et qui est comme l'ombre de la réalité redoutable. L'homme devant l'immanent sent sa petitesse, et sa brièveté, et sa nuit, et le tremblement misérable de son rayon visuel.

Qu'y a-t-il donc là derrière ?

Rien, dites-vous.

Rien ?

Quoi ! moi, ver de terre, j'ai une intelligence, et cette immensité n'en a pas ! Oh ! pardonne-leur, Gouffre !

Mais, qui que vous soyez, regardez donc au-dessus de vous, regardez au dessous de vous, regardez cette chose, ce fait, cet escarpement, ce vertige, cette obsession, cette urgence, l'infini !

Plus de mesure possible ; le même fourmillement et la même genèse partout, dans la sphère céleste et dans la bulle d'eau ; les trois mille espèces d'éphémères, pour un seul rosier, constatées par Bonnet de Genève, l'anneau de Saturne qui a soixante-sept mille cinq cents lieues de diamètre, les dix-sept mille facettes de l'œil de la mouche, les trois astres versicolores d'Aldébaran qui tournent concentriquement à raison de cent millions de lieues par minute, les fourmis qui viennent sur les jasmins traire les pucerons, le calcul des parallaxes, cette échelle sidérale inutilement appliquée aux astres fixes, le diamètre de notre orbite, soixante-dix millions de lieues, insuffisant à créer un écart qui puisse troubler la parallèle des étoiles et servir de base à leur triangulation, le bolide et la comète, le volvoce et le vibrion, Vénus le soir, au-dessus des solitudes de la mer, cet inconcevable bruit pareil au frôlement de la soie qui, au pôle, accompagne les aurores boréales, les nébuleuses, ces nuées de l'abîme, les moisissures, ces forêts de l'atome, les ouragans de Jupiter, les volcans de Mars, les hydres nageant dans les globules du sang, l'infiniment grand de Campanella, l'infiniment petit de Swammerdam, l'éternelle vie à jamais visible en haut et en bas... — ôtez-moi de là-dessous si vous ne voulez pas que je prie !

Que voulez-vous que je réponde à l'affirmation mystérieuse qui sort de ces éblouissements ? que voulez-vous que je devienne, moi l'homme, cela étant sur moi ?

La nuit est immense. Pourquoi le monde est-il ainsi ? Nous l'ignorons. Il y a des lumières dans cette nuit ; qu'est-ce que ces lumières font là ? Elles disent l'indicible. Elles illuminent l'invisible. Elles éclairent, car elles ressemblent à des flambeaux ; elles regardent, car elles ressemblent à des prunelles. Elles sont terribles et charmantes. C'est de la lueur éparse dans l'inconnu. Nous appelons cela les astres.

L'ensemble de ces choses est inouï de chimère et écrasant de réalité. Un fou ne le rêverait pas, un génie ne l'imaginerait pas. Tout cela est une unité. C'est l'unité. Et je sens que j'en suis.

Comment puis-je me tirer de là ? que puis-je répondre à ces énormes levers de constellations ?

Toute lumière a une bouche, et parle ; et ce qu'elle dit, je le vois. Et le ciel est plein de lumières. Les forces s'accouplent et se fécondent ; tout est à la fois levier et point d'appui, les désagréations sont des germinations, les dissonances sont des harmonies, les contraires se baissent, ce qui a l'air d'un rêve est de la géométrie, les prodiges convergent, la loi qui régit les planètes et leurs satellites se retrouve parmi les molécules infinitésimales, le soleil se confronte avec l'infusoire et l'un fait la preuve de l'autre ; c'était hier, ce sera demain. Tout cela est absolu. Est-ce que je sais, moi ?

Et vous voulez que, sous la pression de tous ces gouffres concentriques au fond desquels je suis, bah ! je me recroqueville et me pelotonne dans mon moi ! Dans quel moi ? Dans mon moi matériel ! Dans le moi de ma chair, dans le moi qui mange, dans le moi de mon appareil digestif, dans le moi de ma fange ! Vous voulez que je dise à tout cela qui est : je n'en suis pas ! Vous voulez que je refuse mon adhésion à l'indivisible ! Vous voulez que je refuse ma chute à la gravitation ! Vous voulez que je ne regarde pas, que je n'interroge pas, que je ne conjecture pas ! Vous voulez que de la prodigieuse inquiétude cosmique je ne tire que ma propre pétrification ! Vous voulez que, sous le souffle des souffles, je ne remue point ! Vous voulez que mon petit tas de cendre intérieur ne tourbillonne pas quand de toutes parts, de la terre et de la mer, du zénith et du nadir, du télescope et du microscope, de la constellation et de l'acarus, l'infini fait irruption en moi ! Vous voulez que je me contente de ces deux certitudes : je suis né et je mourrai ! certitudes qui sont elles-mêmes deux gouffres.

Non, cela ne se peut. Le pancréas n'est pas l'unique affaire. La manière dont mon chyle et ma bile et ma lymphe se comportent, cela ne peut pas être le point d'arrivée de ma philosophie. Il y a moi, mais il y a autre chose. La manifestation universelle et sidérale est là.

De là l'effarement. De là les mains tendues vers l'énigme. De là l'œil hagard des ascètes. Le genre humain ne peut s'empêcher d'adresser des questions à l'obscurité et d'en attendre des réponses. Quelle est la destinée ? Dans quelle proportion l'homme fait-il partie du monde ? Qu'est-ce que la vie ? Qu'y a-t-il avant ? Qu'y a-t-il après ? Qu'est-ce que le monde ? De quelle nature est le prodigieux être en qui se réalise au fond de l'absolu l'identité inouïe de la nécessité et de la volonté ?

Toutes ces questions se résolvent en prosternement, et les plus forts esprits chancellent sous la pression des hypothèses.

Simplex, tâchez de penser ; penseurs, tâchez de prier.

VICTOR HUGO.

(A suivre).

Lettre ouverte à M. COMBES,
sénateur, président du Conseil des ministres.

Monsieur le Président,

Dans une des récentes séances de la Chambre, vous avez affirmé avec courage, devant la représentation nationale, votre foi spiritualiste. Vous avez reconnu l'impuissance de l'école laïque à donner tout l'enseignement moral nécessaire et vous avez ajouté que l'idée religieuse était une des forces les plus puissantes de l'humanité.

Vos paroles ont eu, dans le pays, un immense retentissement. Elles sont comme un écho de la conscience publique, alarmée des nombreux symptômes de décadence et de décrépitude morale qui apparaissent de toutes parts et qu'elle ne peut attribuer qu'à l'insuffisance de l'enseignement officiel.

Vous avez dit, en outre, que la méthode d'observation, appliquée à l'étude du monde moral et de la conscience assure la survivance de la personnalité humaine et lui ouvre les horizons de l'éternelle vérité et de l'éternelle justice : « L'idée religieuse, terme naturel et logique de la recherche scientifique, se relie trop étroitement aux inspirations les plus intimes de l'âme pour que le professeur de l'Université puisse s'en abstraire et lui refuser, dans son enseignement, la place qui lui revient ».

Ce sont là de nobles sentiments exprimés en un beau langage, mais que trop peu partagent parmi ceux qui ont pour mission d'éclairer l'âme du pays.

C'est un fait notoire, pour tout homme familiarisé avec les milieux universitaires, que la plupart des professeurs et instituteurs, les uns imbus des théories négatives, matérialistes et positivistes, les autres profondément indifférents, dédaignent ou négligent l'enseignement spiritualiste et, quand ils le donnent, le font sans conviction, sans chaleur communicative et, par tant, sans résultat.

Même impuissance chez le prêtre qui, par ses affirmations dogmatiques, ne réussit guère à communiquer aux âmes dont il a la charge une croyance qui ne répond plus aux lois de la saine critique, ni aux exigences de la raison.

En réalité, qu'elle se tourne vers l'Université ou vers l'Eglise, l'âme moderne ne voit qu'obscurité et incertitude pour tout se qui touche au problème de sa nature et de sa destinée.

L'éducation que l'on dispense aux générations est compliquée; mais elle n'éclaire pas pour elles les chemins de la vie; elle ne les trempe pas pour les combats de l'existence. L'enseignement classique peut nous apprendre à bien écrire, à bien parler; il n'apprend pas à agir, à aimer, à se dévouer.

Il apprend encore moins à croire, à se faire une conception de la vie et de la destinée qui développe les énergies profondes du *moi* et oriente nos élans, nos efforts vers un but élevé.

Francisque Sarcey, ce modèle accompli de l'universitaire, l'avouait sans détours : « Je suis sur cette terre, j'ignore absolument comment j'y suis venu et pourquoi l'on m'y a jeté. Je n'ignore pas moins comment j'en sortirai et ce qu'il adviendra de moi quand j'en serai sorti ».

Voilà donc le résultat de tant de siècles d'étude et de labeur ? La philosophie de l'école n'est encore qu'une doctrine sans lumière et sans vie. L'âme de nos enfants, ballottée entre des systèmes divers et des théories contradictoires : le positivisme d'Aug. Comte, le naturalisme d'Hegel, le matérialisme de Stuart Mill, l'éclectisme de Cousin, etc., flotte incertaine, sans idéal, sans but précis.

De là, le découragement précoce et le pessimisme dissolvant, maladies des sociétés décadentes, menaces terribles de l'avenir, auxquelles s'ajoute le scepticisme amer et railleur de tant de jeunes hommes qui ne croient plus qu'à la fortune, n'honorent que le succès et se jugent vaincus avant d'être descendus dans l'arène.

On remarque que notre pays ne fournit plus assez d'âmes viriles pour disputer aux autres nations les chemins et les marchés du monde ; on se plaint de ne plus voir surgir les hommes d'initiative capables d'accroître la puissance de rayonnement et le prestige de la France. D'où vient cela ? N'est-ce pas de ce que notre enseignement n'en produit plus ? Pour former des âmes nouvelles et fortes, il faut des méthodes et des principes nouveaux. Il faut préparer les esprits aux nécessités, aux combats de la vie présente et des vies ultérieures. Il faut apprendre à l'être humain à se connaître, à développer, en vue de ses fins, les forces latentes qui dorment en lui.

Ce que l'enseignement classique, à tous ses degrés, ne peut donner, l'enseignement religieux est-il capable de le fournir ? Le croire serait une illusion.

Les églises, elles-mêmes, sont atteintes par une crise profonde. Dans l'église catholique, la plus résistante jusqu'ici, ce n'est pas seulement du dehors que viennent les attaques, c'est au sein même du sanctuaire que grandissent les efforts dissolvants. La vieille foi est ébranlée et les dogmes vacillent sur leurs bases. Un vent d'indépendance souffle parmi le clergé. Des prêtres, nombreux, ne pouvant plus enseigner ce que leur raison réprouve, abandonnent le sacerdoce et désertent l'Église. Les religions voient s'affaiblir chaque jour leur empire sur les âmes. Le nombre se réduit de plus en plus de ceux qui croient sincèrement au péché originel, à la rédemption, ainsi qu'aux peines éternelles ou au salut par la grâce.

Si, comme vous l'avez dit, Monsieur le Président, la science conduit à l'idée religieuse, elle ne conduit pas à la religion sous ses formes actuelles. La religion, pour redevenir vivante, doit sortir de son immobilité séculaire, apprendre à évoluer, à s'élever vers une compréhension plus haute de l'Être infini, éternel, et de son œuvre.

Puisque l'enseignement classique ni les vieilles croyances ne suffisent plus aux besoins moraux de notre temps, à qui demanderons-nous cette conception spiritualiste de la vie et de la destinée, basée sur la raison et la justice, dont aucune société ne saurait se passer, puisqu'elle est le soutien, la consolation suprême aux heures d'épreuve, la source des mâles vertus et des hautes inspirations?

Aujourd'hui, on ne saurait se contenter de pures spéculations métaphysiques. Aux exigences modernes, il faut offrir une doctrine appuyée sur des preuves sensibles, sur des faits d'observation et d'expérience. Mais quelle sera la doctrine spiritualiste réunissant ces conditions?

Ici, Monsieur le Président, mon devoir est de vous dire tout haut ce que beaucoup pensent tout bas et d'attirer votre attention sur le développement qu'ont pris, de nos jours, les sciences psychiques. Elles constituent dans leur ensemble ce que l'on nomme *le spiritualisme moderne*, et leurs déductions philosophiques reposent sur des phénomènes innombrables et sans cesse renouvelés.

Ces sciences, si injustement décriées autrefois, mieux connues, plus équitablement appréciées aujourd'hui, offrent déjà à la psychologie des ressources suffisantes pour donner une base expérimentale au principe d'immortalité. Grâce à elles, la survivance de l'âme et ses manifestations par delà la mort ont cessé d'être une simple hypothèse, un pur concept, pour devenir une certitude.

Vous le savez, Monsieur le Président, ce n'est plus seulement des rangs des chercheurs obscurs que s'élèvent les affirmations, les témoignages; c'est du sein des corps savants. Ce sont de doctes membres des facultés, des hommes occupant de hautes situations dans le monde scientifique qui attestent, en tous pays, la réalité des communications avec l'au-delà. Nommerons-nous parmi les plus connus, W. Crookes, Russel-Wallace, O. Lodge, le colonel de Rochas, le Dr Paul Gibier, le prof. Ch. Richet, Aksakof, etc. ?

Des expériences poursuivies depuis cinquante ans, un fait considérable se dégage : la coexistence de deux humanités, l'une visible et dont nous faisons partie, l'autre invisible à nos yeux, qui se renouvellent toutes deux par de perpétuels échanges, au moyen de la naissance et de la mort.

Ces humanités se pénètrent, s'influencent, évoluent vers des fins communes. Entre elles, une communion de plus en plus étroite s'établit et, par là, des enseignements nous parviennent sur tous les points du monde, enseignements qui s'harmonisent et constituent un contrôle universel. Peu à peu, la vie future se dévoile avec l'appareil imposant des lois qui la régissent, lois de progrès et « d'éternelle justice » comme vous l'avez éloquentement affirmé.

Nous savons maintenant que l'être se retrouve par delà la mort dans sa pleine conscience et son entière responsabilité, avec tous les résultats intellectuels et moraux accumulés dans la succession des vies qu'il a parcourues. Nous savons que toute âme doit subir, à son retour dans la chair, les conséquences de son passé, ce qui fait de la destinée, heureuse ou malheu-

reuse, une simple loi de cause à effet, et que nous construisons nous-mêmes à travers les temps, notre personnalité grandissante. Artisan de son avenir, l'homme poursuit son évolution au moyen d'existences nombreuses, à la surface des mondes, s'élevant graduellement vers un infini de grandeur, de puissance, de beauté.

C'est notre devoir, Monsieur le Président, d'appeler votre attention sur l'importance de tels éléments au point de vue de l'éducation nationale, afin de procurer à nos fils une connaissance plus précise des lois de la vie, de leur inspirer plus de confiance en la destinée, de les mieux armer pour les luttes morales et la conquête de l'avenir.

Alors que les Universités enseignent tant de systèmes philosophiques, plus ou moins hypothétiques, enfantés par la pensée de l'homme, pourrait-on considérer comme méprisables les enseignements dispensés par les hautes intelligences de l'espace?

Et quand bien même des esprits timorés croiraient devoir faire abstraction de ces révélations, il n'est pas moins évident que la loi des vies successives, à travers lesquelles chacun de nous poursuit, dans les conditions les plus variées, par l'étude, le travail, la souffrance, sa propre éducation; cette loi reste la seule explication satisfaisante des diversités infinies d'aptitude, de caractère, de condition qui différencient les hommes. Elle seule résout le problème de la destinée, celle-ci n'étant plus que le développement progressif de l'être moral, lequel se retrouve, dans toutes les phases de son ascension, tel qu'il s'est fait lui-même par ses mérites et ses efforts.

C'est en même temps le retour à nos véritables traditions ethniques, aux croyances philosophiques de la Gaule, le retour au génie celtique qui est le pur et clair génie de la France.

Il vous appartient, Monsieur le Président, dans votre haute sagesse, de régénérer l'enseignement universitaire par cette notion des existences successives de l'âme, à travers lesquelles le progrès se poursuit et la justice trouve sa réalisation.

En provoquant, au début du xx^e siècle, cette rénovation nécessaire, vous faciliterez l'œuvre de paix et d'harmonie sociale entreprise sous l'égide de la République. Vous le savez, il n'est pas de progrès social sans progrès individuel, et le plus puissant facteur du progrès, c'est l'éducation. Elle contient en germe tout l'avenir. Mais aucune éducation ne sera efficace, suffisante, si elle ne s'inspire de l'étude complète de la vie, la vie sous ses deux formes alternantes, terrestre et céleste, la vie dans sa plénitude, dans son évolution ascendante vers les sommets de la nature et de la pensée.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'expression de mes sentiments très respectueux,

LÉON DENIS.

NOTIONS

SUR LA DESTINÉE DE L'ÂME APRÈS LA MORT

Aux principales périodes de l'histoire

(Suite).

PYTHAGORE. Cet homme, demeuré légendaire, fut le révélateur prédestiné qui résuma dans sa personne le génie de l'antiquité, et que l'on peut mettre au rang des instructeurs qui, de tous temps, ont dirigé les destinées humaines. Il naquit à Samos, vers l'an 600 avant Jésus-Christ. Il traversa le monde antique avant de se révéler à la Grèce. Il vit l'Égypte et l'Asie, Memphis et Babylone, étudia leur politique et fut initié à leurs mystères (1).

Après son initiation égyptienne et chaldéenne, Pythagore en savait bien plus long que ses professeurs de physique et qu'aucun savant grec, prêtre ou laïque de son temps. Il connaissait les principes de l'univers et leurs applications. La nature lui avait révélé ses secrets. Le voile de la matière s'était déchiré devant ses yeux de voyant. Il avait pu entrevoir les raffinements successifs de cette matière grossière qui, progressivement, se résout et se sublime en matière impondérable, tant et si bien que rien ne nous empêche de la concevoir à ce point fluide et subtile, qu'elle devienne en quelque sorte homogène à l'esprit qui s'y incorpore et s'en revêt comme d'un vêtement.

Il avait pu comparer les qualités et les insuffisances du monothéisme juif du polythéisme grec, du trinitarisme indou et du dualisme persan. Il savait que toutes ces religions étaient les rayons épars d'une même vérité tamisée par des intelligences diverses, en vue de certains états sociaux de natures variées. Il possédait la clé, c'est-à-dire la synthèse de toutes ces doctrines issues de la science ésotérique.

Après avoir séjourné quelque temps à Delphes, où se trouvait le fameux temple d'Apollon et où prophétisait la jeune Pythonisse Théocléa, appartenant au collège des prêtresses, il partit pour la Grande Grèce et s'arrêta dans la ville de Crotone située à l'extrémité du golfe de Tarente. C'est dans cette colonie doricienne que Pythagore résolut d'établir son principal centre d'action.

Crotone et ses anciens habitants seraient dès longtemps oubliés, s'ils n'avaient eu la gloire d'offrir un asile à la grande école de philosophie ésotérique, connue sous le nom de Secte pythagoricienne qui, en réalité, fut la mère de l'école platonicienne et, par suite, aïeule de toutes les écoles idéa-

(1) Voir le beau livre d'Ed. Schuré, *les Grands Initiés*, où nous avons puisé les principaux éléments concernant l'exposé de la doctrine pythagoricienne.

listes qui lui succédèrent. L'aïeule les surpassa toutes, en ce sens qu'elle pénétra jusqu'au cœur de la doctrine asiatique d'où sont issues toutes les religions et toutes les philosophies.

Ce qu'enseigna Pythagore à ses nombreux disciples fut l'exposition raisonnée de la doctrine occulte qui n'est autre que l'histoire de la divine Psyché ou âme humaine. D'une main hardie, le maître enlevait ses disciples au monde des formes et des réalités tangibles, pour les faire remonter jusqu'à la grande *Monade* constituant l'Être en soi, le Suprême, l'Incréé. Mais comment s'approcher de lui? Quelqu'un a-t-il jamais vu le Maître du temps, l'âme des soleils, la source des intelligences? Non, à coup sûr, et ce n'est qu'en se confondant avec lui qu'on pénètre son essence, grâce à l'intervention d'une hiérarchie d'êtres supérieurs à l'humanité, héros et demi-dieux, guides et instructeurs qui servent d'intermédiaires entre l'homme et la Divinité.

Telle était, dans sa généralité, l'idée maîtresse de l'enseignement de Pythagore. Nous y reviendrons plus loin. Contentons-nous d'indiquer tout d'abord quelques-uns des points secondaires de sa doctrine.

La cosmogonie et la psychologie ésotériques touchaient aux plus grands mystères de la vie. Pythagore considérait l'univers comme un être vivant, animé d'une grande âme et pénétré par l'intelligence suprême. De là était sortie son astronomie symbolique dont nous n'avons pas à nous occuper ici. Symbolisme à part, tout porte à croire que les anciens initiés, et Pythagore tout particulièrement, avaient de l'univers physique des notions assez étendues. Aristote affirme que les pythagoriciens croyaient au mouvement de la terre autour du soleil. A ses disciples du troisième degré, Pythagore enseignait le double mouvement de la terre. Il avait appris des prêtres de Memphis que les planètes issues du soleil gravitent autour de lui. Il savait aussi que chaque monde solaire forme un petit univers qui a sa correspondance dans le monde spirituel. L'univers visible, disait-il, le ciel avec ses étoiles n'est qu'une forme passagère de l'âme du monde, de la grande *Maïa* qui concentre la matière éparse dans les espaces infinis, puis la dissout et la parsème en fluide cosmique impondérable. Chaque tourbillon solaire possède une parcelle de cette âme universelle.

Les éléments dont se composent les astres et les êtres représentent quatre états gradués de la matière : solide, liquide, gazeux et feu (à l'état impondérable).

Le cinquième élément ou éthérique représente un état tellement subtil qu'il n'est plus atomique et qu'il est doué d'un pouvoir de pénétration irrésistible; c'est le fluide cosmique, c'est la lumière astrale, c'est l'âme du Kosmos universel.

Quant à l'apparition des différents règnes sur la terre, la doctrine ésoté-

rique admet la transformation des espèces animales, non seulement d'après la loi secondaire de la *selection*, mais encore d'après la loi primaire de la *percussion* de la terre par les puissances célestes. Lorsqu'une espèce nouvelle apparaît sur le globe, c'est qu'une « race d'âmes » d'un type supérieur s'incarne dans la descendance de l'espèce précédente pour la faire monter d'un échelon. C'est ainsi qu'est expliquée l'apparition de l'homme sur la terre (1).

Pythagore, qu'avaient instruit les mystères des temples d'Égypte, avait, d'autre part, des notions précises sur les grandes révolutions du globe. Les Egyptiens et les Indous connaissaient l'histoire de l'ancien continent austral où, au sein d'une civilisation puissante, s'était formée la race rouge, appelée race atlante par les Grecs.

Mais était-ce tout d'avoir résolu le problème de la constitution première de l'humanité? Sur ce globe qui roule dans l'espace, sur ces continents qui émergent des océans pour s'y replonger plus tard, au milieu de ces peuples qui passent, de ces civilisations qui croulent, quel était encore l'éternel et poignant mystère? C'était l'énigme intérieure, le problème de l'âme qui découvre en elle-même un chaos inquiétant de ténèbres et de lumière, qui se regarde avec un mélange de ravissement et d'effroi et se dit : « Je ne suis pas de ce monde. Je ne viens pas de la terre et je vais ailleurs, mais où donc?... »

C'est ainsi que Pythagore passait de la cosmogonie physique à ce que l'on pourrait appeler la cosmogonie spirituelle, c'est-à-dire la préfiguration de ces régions invisibles où se déroulent les destinées des âmes qui y gravitent comme le font, dans l'univers physique, les soleils et leurs satellites, autour d'un soleil central qui, de plus loin et de plus haut, les attire et les dirige sans doute.

A cette doctrine grandiose de la transmigration des âmes, les anciens ont donné, à tout hasard, le nom de *métempsycose*, dès longtemps connu dans l'Inde; aussi est-ce à l'Inde que l'empruntèrent les Egyptiens et les Grecs, mais sans en comprendre la haute signification.

Est-ce parce que Pythagore accepta cette doctrine qu'on lui en attribua pour ainsi dire la paternité? Toujours est-il que son grand nom y fut attaché; mais encore eût-il fallu s'entendre et ne la lui attribuer que dans la mesure où il l'avait adoptée. Transmigration des âmes, soit; mais transmi-

(1) Et c'est en raison de cette doctrine que peut être réfutée l'erreur accréditée concernant notre prétendue origine simienne. Ce n'est pas un singe que l'homme a pour ancêtre; mais c'est dans une forme simienne, parvenue à un certain degré de perfection relative, qu'est descendue une âme humaine, grossière encore et semi-animale, sous l'influence de laquelle cette forme simienne a évolué vers l'humanité.

gration non *régressive*, comme la formulaient certains philosophes qui n'entendaient par là que le retour de l'âme humaine dans les corps d'animaux auxquels ressemblaient tels hommes manifestement animés de passions grossières et bestiales.

C'est, on le sait, de tout autre façon qu'il fallait envisager cette métempsy-cose si ridiculement défigurée, ainsi que l'on a pu en juger par les détails précédemment donnés.

Il est une chose certaine, c'est qu'il n'est aucun point de la doctrine occulte sur lequel on ait plus étrangement déraisonné, si bien que les écrivains antiques, tout comme les littérateurs modernes, n'ont jamais connu cette doctrine qu'au travers de ses travestissements absurdes ou puérils.

Si Platon qui, du reste, a contribué à sa divulgation, a cru devoir n'en donner que des aperçus plus ou moins bizarres, afin d'en dissimuler, peut-être, la profondeur que n'auraient pu comprendre ses contemporains, de quel droit s'est-on avisé de rendre responsable de cette fantaisie, Pythagore qui, dans son mutisme hautain de grand initié — mutisme que lui avait sans doute imposé le *veto* des sanctuaires — n'a même pas essayé de protester contre la parodie pitoyable de la doctrine des réincarnations?

A quoi, du reste, eût servi cette protestation? Les infiltrations de l'ésotérisme oriental étaient encore insuffisantes pour rendre acceptable une si prodigieuse révélation. Et comment nous en étonnerions-nous, alors qu'en notre *xx^e* siècle, nous pouvons constater avec quelles difficultés pénètre cette conception dans nos encéphales occidentaux?

Quoi qu'il en soit, il est incontestable que la doctrine de l'évolution ascensionnelle de l'âme, à travers une série d'existences successives et solidaires, fut le point capital des traditions ésotériques, aussi était-ce avec une impatience à peine dissimulée que les disciples de Pythagore attendaient qu'il arrivât au cœur même de son enseignement secret, c'est-à-dire « l'histoire céleste de Psyché ».

Qu'est-ce que l'âme humaine? demandait le maître : C'est, ajoutait-il aussitôt, une étincelle de la grande Ame du monde, une étincelle de l'Esprit incréé, une monade immortelle. Pour devenir ce qu'elle est dans l'humanité actuelle, il a fallu qu'elle traversât tous les règnes de la nature, toute l'échelle des êtres qui évoluent ascensionnellement. L'Esprit qui manipule les mondes agit d'un bout à l'autre de la série vivante. C'est des bas-fonds les plus lointains que monte l'étincelle immortelle. Qu'elle soit « métallisée » dans l'atome de la pierre, « végétalisée » dans la plante ou « animalisée » dans l'animal, la monade divine n'en est pas moins la future monade humaine qui, force aveugle dans le minéral soi-disant inerte, s'individualise dans le végétal, se polarise dans la sensibilité de l'animal puis s'achemine vers la conscience ultérieure qui s'élabore à travers les humanités.

Où commence-t-elle, cette monade? Nul ne saurait le dire encore. Autant vaudrait demander l'heure où s'est formée la nébuleuse, où a irradié son premier soleil. Qu'il nous suffise de savoir que c'est pendant des millions d'années et à travers la chaîne des planètes associées que s'individualise l'essence de l'être humain qui, selon la parole profonde de Luther, n'est rien d'autre qu'une « larve de Dieu ».

Suivant les traditions ésotériques de l'Inde et de l'Égypte, l'humanité actuelle aurait commencé son existence sur d'autres planètes de matière moins dense que la nôtre, dans des corps presque vaporeux, doués de perceptions spirituelles diverses et puissantes, mais dont la raison et l'intelligence, par contre, se trouvaient encore à l'état embryonnaire. Et c'est en s'incarnant dans une matière plus épaisse, plus lourde et plus réfractaire, que l'humanité a perdu son sens spirituel, mais en revanche a développé dans sa lutte contre le monde extérieur, sa raison, son intelligence et sa volonté.

Qu'est-elle donc à son origine, cette humble Psyché? Un souffle qui passe, une petite semence ailée qui flotte, un oiseau battu par les tempêtes qui émigre de vie en vie, mais qui toutefois, échappant aux naufrages, n'en devient et n'en demeure pas moins, à travers les cycles planétaires, la fille immortelle de Dieu. Aussi est-ce pour cela que la poésie grecque a comparé l'âme à l'insecte qui, tantôt ver de terre et tantôt papillon céleste, ne saura jamais combien de fois il a été chrysalide. L'âme l'ignore, elle aussi, mais elle sait une chose qui la console et la rassure... c'est qu'elle a et aura toujours des ailes.

Ce que nous appelons notre âme disait encore Pythagore, est un double éthéré de notre corps physique. Ce double, appelé corps astral, sert d'enveloppe à un principe immortel ; mais, bien que plus subtil et plus parfait que le corps matériel, il n'est pas impérissable comme la monade qu'il renferme.

Il se modifie, se perfectionne, s'épure dans les milieux qu'il traverse. L'esprit le moule, le transforme à son image et lorsqu'il s'en dévêt peu à peu, c'est pour en revêtir un plus éthéré.

Voilà ce qu'enseignait Pythagore qui ne considérait pas l'entité spirituelle comme une chose abstraite, n'admettait pas de monade dépouillée de toute forme. Ce corps spirituel, il l'appelait le « char subtil de l'âme » parce qu'il a pour mission de l'enlever de terre après la mort.

La mort, mot fatidique, mystère terrifiant! — Qu'arrive-t-il après la mort? demandaient ses disciples, et Pythagore, qui le savait, le leur expliquait avec sérénité.

Aux approches de l'agonie, leur disait-il, l'âme pressent généralement sa prochaine séparation du corps. Elle revoit toute son existence terrestre en tableaux raccourcis et rapides, mais avec une netteté parfaite. Quand la vie

épuisée s'arrête dans le cerveau, elle se trouble et perd conscience d'elle-même. Toutefois, si c'est une âme sainte et pure, ses sens spirituels ne tardent pas à se reprendre. Ils étaient déjà réveillés par le détachement graduel de la matière vaincue dont l'esprit s'était libéré. Aux sollicitations silencieuses, aux appels lointains des frères qui l'attendent là-haut, la terre a déjà perdu pour elle sa puissance d'attraction et lorsque elle s'échappe du cadavre refroidi, c'est dans une exquise sensation de délivrance qu'elle se sent soulevée, puis qu'elle monte dans la lumière, vers la famille spirituelle à laquelle elle appartient désormais.

Il n'en est pas de même pour l'homme dont la vie, malgré certaines aspirations supérieures, s'est laissée flotter à la dérive, au gré de ses instincts matériels. C'est dans une sorte de torpeur effarée qu'il se réveille. Il n'a plus de voix pour crier, appeler au secours et combien souffre-t-il dans l'isolement ténébreux qui l'entoure. Il se souvient alors. Il comprend que ce n'était guère que par son corps et pour son corps qu'il vivait et, maintenant, qu'est-il devenu ce corps inerte et défiguré dans lequel il ne se retrouve plus? Est-il mort, est-il vivant? C'est à peine s'il peut s'en rendre compte en face de ce cadavre qui fut tout son être et qui l'attire encore tout en lui faisant horreur.

Cet état peut se prolonger plus ou moins longtemps, suivant la tenacité des attaches de la chair, et ce n'est que peu à peu que cette âme reprendra conscience de son nouvel état, pour s'en aller flotter dans les vapeurs de l'atmosphère terrestre, où se poursuivra la lutte entre cette monade alourdie qui voudrait redescendre et les sollicitations supérieures qui, en dépit d'elle-même, l'attirent vers les régions lumineuses.

Dans cette autre vie éthérée, affirmait Pythagore, l'âme conserve son individualité. De son existence terrestre, elle ne garde que les souvenirs nobles, laissant tomber les autres dans cet *oubli* que les poètes appellent les « ondes du Léthé ». C'est là, dans ce repos ineffable et réparateur, que Psyché réalise son rêve, ce rêve brisé tant de fois et sans cesse recommencé au milieu des tourmentes de la vie terrestre.

Et c'est alors que ses espérances broyées refleurissent au grand soleil de son existence divine. C'est là que les bonheurs fugitifs que nous procurerent, ici-bas, les enchantements de la musique, les extases de l'amour, les élans de fraternité et qui ne sont que les notes égrenées d'une lointaine symphonie, retentiront pour nous dans la plénitude de leurs harmonies ineffables.

Est-ce à dire que cette vie ne sera qu'un long rêve, qu'une hallucination grandiose? Non, à coup sûr. Les initiés comme Hermès, comme Orphée, comme Pythagore qui savaient que les seules choses réelles et durables de notre monde inférieur sont les manifestations de la beauté, de l'amour, de

la vérité spirituelle, disent et affirment que l'au-delà ne peut avoir d'autre objet que cette vérité, que cette beauté, que cet amour pour ceux qui en ont fait le but de leurs aspirations, si bien que les réalités du ciel seront tout autrement puissantes et fécondes que les illusoires réalités de la terre.

La vie céleste de l'âme peut durer des centaines et des milliers d'années selon la force acquise d'une précédente et longue impulsion ; mais il n'appartient qu'aux plus parfaites parmi les âmes glorifiées de la prolonger indéfiniment. Quant aux autres dont l'évolution est incomplète, elles savent que suivant une loi inflexible et à laquelle elles se soumettent, il leur faut parachever par de nouvelles réincarnations l'œuvre encore inachevée... ou bien reculer plus bas, si elles ont faibli dans leurs tentatives de spiritualisation.

Alors que l'heure a sonné à l'horloge de l'éternité, l'âme se recueille et se sent prise de mélancolie. Une force irrésistible l'attire de nouveau vers le creuset de la terre où se complètent les épurations. C'est avec des serments solennels, qu'elle promet de se souvenir de la lumière dans le monde des ténèbres, de la vérité dans le monde du mensonge, de l'amour dans le monde de la haine.

C'en est fait désormais des horizons célestes ; elle se réveille dans l'atmosphère épaisse de la terre. Va-t-elle oublier tout ? Non, quelques lueurs voltigent encore autour d'elle, quelques lointains échos lui arrivent encore des hautes régions qui furent, qui seront à tout jamais sa patrie... et le guide invisible qui la dirige dans cette phase douloureuse de l'inéluctable évolution, lui désigne la femme qui va devenir sa mère.

La fusion mystérieuse de l'esprit et de la matière s'accomplit graduellement, savamment, organe par organe, fibre après fibre. A mesure que l'âme se replonge dans les densités inférieures, la conscience de sa vie divine s'efface, finit par s'éteindre, tandis que s'opère lentement, dans l'incubation maternelle, la moléculaire pénétration. L'enfant renaît enfin et c'est en cette heure fugitive que le souvenir céleste éclaire de ses vagues lueurs les profondeurs de son inconscience.

La naissance terrestre, disait Pythagore, est une mort au point de vue spirituel, la mort, une résurrection divine. L'alternance des deux vies est le nœud capital du drame de l'évolution, en ce sens que chacune d'elles est à la fois la conséquence et l'explication de sa contre-partie. Les vies se suivent sans se ressembler, mais elles s'enchaînent avec une logique impitoyable.

D'après une loi dite de *répercussion* (appelée Karma dans la doctrine théosophique) les actes d'une vie se prolongent en écho dans la vie qui lui succède. Non seulement l'homme renaît avec les instincts, les propensions, les facultés qu'il a déjà développés, mais la nature même de sa nouvelle

existence est déterminée par l'emploi bon ou mauvais qu'il aura fait de sa liberté dans sa vie précédente.

C'est ainsi que s'expliquent, pour Pythagore comme pour Platon, les injustices apparentes de la destinée, les incapacités, les difformités, les misères, les coups du sort — vulgairement appelés chance ou malechance — qui ne sont, en somme, rien d'autre que les sanctions de chaque vie pour celle à laquelle elle succède.

A mesure que l'âme s'élève, elle acquiert une part plus grande dans le contrôle de ses réincarnations. L'âme inférieure les subit, l'âme moyenne choisit entre celles qui lui sont offertes, l'âme supérieure s'impose à elle-même celle qui peut le mieux s'approprier à son degré d'évolution.

Et ces degrés suivent pour elle une rapide progression. Pour autant que s'épure l'âme, croît, en raison directe de sa marche ascensionnelle, la claire conscience de sa vie spirituelle dont les rayons pénètrent au travers des ténèbres de la matière. La tradition rapporte que les initiateurs de premier ordre, les divins prophètes de l'humanité se sont souvenus de leurs vies écoulées. Selon la légende, Gautama Bouddha, le plus parfait de tous les hommes (*Gau Tama*, le victorieux sur terre) avait retrouvé dans ses extases le fil de ses existences successives et Pythagore, nous l'avons déjà dit, affirmait devoir à une faveur spéciale des dieux de se rappeler ses précédentes incarnations terrestres.

Toutefois, ne l'oublions point, il existe une sombre contre-partie de ces glorieuses évolutions. Si, dans la série de ses vies successives, l'âme a pour devoir de s'avancer et de monter sans cesse, elle a aussi le pouvoir d'user, même à rebours, de son entière liberté et de rétrograder sur la voie ascensionnelle. Si, dans les luttes à soutenir, dans les choix à faire, dans les décisions à prendre, il y a une heure où l'âme ayant pleine conscience du bien et du mal, peut s'élever par un suprême effort à une hauteur d'où elle n'aura plus à descendre, il y a aussi une heure où l'âme perverse peut revenir sur ses pas. Et c'est alors, à ce moment tragique, que commencent l'endurcissement, la haine de la lumière, la folie de la résistance. C'en est fait désormais pour des siècles sans nombre.

D'existence en existence, elle roulera, cette âme dévoyée, tout le long de la roche Tarpéienne dont la base plonge aux abîmes et où sa monade indestructible et divine, mais dépouillée de ses précédentes acquisitions, devra remonter la symbolique roche du Sisyphe mythologique, c'est-à-dire recommencer et poursuivre, de ronde en ronde planétaire, la séculaire évolution. Et le voilà le véritable enfer qui, s'il n'est pas marqué du sceau de l'immuable éternité que lui attribuent les dogmes ecclésiastiques, n'en est pas moins terrifiant pour les déçus de la vie.

Ce ne sont pas seulement, enseignait encore Pythagore, les êtres en par-

ticulier, les âmes individuelles qui, suivant l'économie du plan de la création, sont soumis à la loi d'évolution progressive, ce sont encore les groupes collectifs, tous les peuples, toutes les nations de la terre. Chacun d'eux a sa jeunesse, sa maturité, son déclin. Tel a été le sort des humanités qui nous ont précédés : la race rouge, la race noire, la race blanche qui toutes ont évolué tour à tour sur notre globe. Cette dernière, encore en pleine jeunesse, est en marche vers sa maturité. A son apogée, elle fera surgir de son propre sein une race perfectionnée par le rétablissement de l'initiation et par la sélection spirituelle. Les initiés antiques et Pythagore, particulièrement, allaient encore plus loin dans leurs prévisions des futures destinées humaines. Dans la série des cycles au cours desquels évoluera la chaîne des sept planètes qui lui sont attribuées, l'humanité développera les principes intellectuels, spirituels et transcendants que les grands initiés qui sont ses guides ont cultivés en eux-mêmes. Est-il besoin d'ajouter que, pour l'évolution d'aussi grandioses destinées, ce ne sont pas des milliers, mais des millions d'années qui seront nécessaires ; mais qu'importe le temps, ne sommes-nous pas immortels et maîtres de la durée dans notre indéfectible liberté ?

Et maintenant, pourra-t-on demander, quel est donc le but final de l'homme et conséquemment de l'humanité ? Après tant de vies, de morts et de renaissances, tant de repos et de réveils poignants, n'y aura-t-il donc pas de terme aux labeurs de Psyché ?

Si, à coup sûr, affirment tous les initiés. Lorsque l'âme aura définitivement vaincu la matière, lorsqu'ayant développé toutes ses facultés spirituelles, elle aura trouvé en elle-même le principe et la fin de toute chose, alors, les réincarnations n'étant plus nécessaires, elle entrera dans l'état divin par son union complète avec l'Intelligence suprême dont elle est issue.

N'essayons pas de décrire, ni même de rêver ce que sera cet état indescriptible. Ce ciel des cieux sera aux félicités précédentes ce que l'Océan est à ses fleuves. Ajoutons que cette apothéose de l'homme n'est pas pour Pythagore l'immersion dans l'inconscience infinie, mais bien l'activité créatrice dans la Conscience universelle. L'âme, étincelle coexistant avec le Foyer de l'Etre en soi, ne perd pas son individualité, elle la parachève, au contraire, en retrouvant son archétype en Dieu et là, résumant dans sa vie définitive toutes ses existences préparatoires qu'elle évoque de leurs tombeaux, elle y reconnaît tous les échelons qui l'ont conduite au faite d'où elle embrasse et pénètre l'univers. En cet état, ajoutait Pythagore, l'homme n'est plus homme, il est demi-dieu, car il réfléchit dans son être la lumière ineffable dont le Tout-puissant remplit l'immensité. Pour lui, dès lors, savoir c'est pouvoir ; aimer c'est créer ; être c'est rayonner la vérité, la justice et la beauté.

C'est par des échappées sur ces glorieuses perspectives que Pythagore terminait l'histoire de la *divine Psyché* et c'est cette même histoire sublimée qu'ont racontée tous les Adeptes, depuis Krishna, Manou et Bouddha, jusqu'à Orphée, Pythagore et Apollonius de Tyane ; Orphée à l'aurore de l'hellénisme, Pythagore à son apogée, Apollonius à son déclin.

Or, l'on sait ce que sont les Adeptes, représentants avancés de l'humanité, hommes divinisés au cours d'une longue série d'existences et possesseurs de facultés anormales, de merveilleux pouvoirs. A cette hauteur, les sens internes de l'âme se manifestent et fonctionnent indépendamment des sens physiques, sa volonté rayonne autour d'elle au travers des volontés étrangères, son magnétisme électrisé par des effluves astrales, acquiert une puissance en apparence miraculeuse. Ces adeptes guérissent les malades, parfois par l'imposition des mains, parfois par leur seule présence et leur regard peut pénétrer la pensée des hommes, sonder même jusqu'à leur cœur.

Voilà ce qu'était Pythagore, l'un des plus grands Initiés de l'antiquité et voilà quels merveilleux échos de la vieille doctrine ésotérique il fit retentir en Grèce et en Italie, au milieu des superstitions mythologiques, des religions matérialistes et des philosophies dévoyées par l'intransigeance des agnostiques ou le scepticisme des sophistes. C'est par la précision de son esprit scientifique, par son lumineux génie de philosophe mathématicien, qu'il élucida les symbolismes de l'occultisme, et c'est par ces qualités qu'il répond, plus que tout autre, parmi ses contemporains, aux exigences de notre esprit moderne affamé de certitude dans sa nostalgie de la vérité.

(A suivre.)

ED. GRIMARD.

VIEILLES NOTES

X

Pendant un mois notre petit cercle niçois traversa la période des tâtonnements que je qualifierai plutôt de la mise en train. Chaque séance pouvait sembler intéressante. Notre petit guéridon noir s'agitait dès que Mme Delfini ou Ravel y posait la main, et des esprits de tout âge, du sexe aimable et du sexe fort, se présentèrent tout d'abord par douzaines et dans un désordre inimaginable.

C'était comme l'assaut donné par une avant-garde peu sérieuse, mal armée et qui devait être sacrifiée sans pitié. Ledeski très positif, très mathématicien, dirigea d'abord chaque séance pendant que le docteur de Cladous,

assis sur une table chargée de livres et de musique, près du piano qui servait à Mme Ledeska à donner les leçons à ses élèves, écrivait nos observations ou les réponses plus ou moins évasives des premiers visiteurs de l'au-delà.

Un esprit qui se désigna docteur V., ami de Charcot, et qui nous dit un soir : Appelez-moi Charcot, je viens de la part de mon illustre maître, fut le premier correspondant sérieux qui vint rassurer nos esprits troublés par la succession trop rapide et trop variée de ces esprits futiles. Priés de vouloir bien donner leurs noms, ils se désignaient par : un ami — un soldat — un musicien, ou par une interminable série d'initiales absolument anonymes.

Tous ceux qui ont débuté avec méthode dans la science spirite ont éprouvé comme nous ces alternatives de sérieux et de grotesque qui ont découragé bien des néophytes et en ont fait fuir quelques-uns que j'ai rencontrés un peu partout, que vous avez vus comme moi et à qui vous avez, ainsi que moi, entendu proclamer que le spiritisme est une vaste « fumisterie ». Je connais ça, disent-ils, j'en ai fait ! Pourquoi n'ajoutent-ils pas : Je n'ai pas eu le courage d'aller plus loin ?

Eh bien, si ces braves gens avaient toujours, comme mes amis et moi, dépensé plus de persévérance, s'ils avaient poursuivi leurs essais jusqu'au jour où ils deviennent une étude intéressante, attachante, captivante, ils auraient été récompensés au-delà de leurs espérances, ainsi que nous l'avons été.

Plusieurs fois des esprits légers, plaisantins s'emparaient de la table au détriment de plus sérieux. Un silence avait lieu et deux coups frappés, d'une manière qui n'a jamais varié, par l'ami de Charcot, que, selon son désir, nous avons toujours appelé, depuis, Charcot, demandaient l'alphabet et dictait : « Renvoyez !... » Aussi, ses deux coups significatifs (un coup fort suivi d'un très léger) nous suffisaient. « Merci, cher ami, disait le peintre Ledeski, s'adressant poliment à l'âme importune, sur un ton qui nous fit sourire les premiers jours, merci, ne revenez plus avant d'être rappelé. » Aussi puis-je affirmer qu'après les douze séances du premier mois, la sélection était opérée et que nous avons réuni autour de nous, dans cet atelier intime et silencieux, quelques esprits d'anciens amis et de parents qui firent leurs preuves d'authenticité l'un après l'autre.

A la fin du second mois, notre petit cercle était rempli d'une telle atmosphère d'amitié qu'à l'entrée de chacun de nous chez Ledeski, des coups frappés se produisaient de tous les côtés, sur les murs, sur les tableaux et sur le piano, et signifiant, à n'en point douter : Amis, nous sommes là.

Dès que nous mettions les mains sur le guéridon il se soulevait dans tous les sens pour faire à chacun de nous une salutation manifeste à laquelle nous répondions sans songer à rire : Salut, amis, et merci.

Riez, lecteurs incrédules, mais croyez que ma foi profonde en ces amis de

l'au-delà et en tout ce qu'ils m'ont appris de la vie future, est telle que, de corps et d'âme, je suis devenu invulnérable à toute humaine douleur et que, sans appeler la mort ainsi que fit le bûcheron du Bonhomme, si je la voyais apparaître devant moi, je laisserais à terre le pesant fardeau sans prier la cruelle de m'aider à le recharger et je la suivrais sans regretter rien, sans retourner la tête.

Combien de bons catholiques pratiquant leur religion et croyant avec la foi du charbonnier, ont une peur horrible de la mort bien que le sentier de la vertu qu'ils ont suivi, sans s'en écarter, doive les mener tout droit vers ce paradis dont la description, avouons-le, excite si peu la tentation... et provoque tant de doute.

Pourquoi donc craignent-ils tant la mort puisqu'elle doit leur assurer la vie éternelle en face d'un Dieu éternellement immobile sur son trône? C'est à dater du départ du bon docteur de Cladous, mort subitement, je l'ai dit, que nous obtînmes ces communications qui rendent évidentes et palpables les preuves de la présence constante d'une humanité invisible au milieu de nous.

Comme médecin des pauvres, le D^r de Cladous fut inhumé provisoirement dans le dépôt municipal pendant le temps que dura la construction d'un tombeau que lui vota la municipalité reconnaissante.

Le surlendemain de sa mort, comme nous entrions à l'atelier, trois coups frappés sur la table, au moment même où nous allions la prendre pour la séance, nous annoncèrent l'arrivée du frère de Mme Ledeska. Sa communication dura toute la soirée. Recopier ici les questions et les réponses serait d'un certain ennui pour mes lecteurs et pour moi, je les résume donc avec sincérité. « Aussitôt saisi par la mort brutale qui me frappa sans me prévenir, nous dit de Cladous, je demeurai dans l'état d'un homme que l'ivresse aurait presque entièrement privé de la raison, mais mon cerveau chassa peu à peu les fumées qui obscurcissaient mes pensées. Je fus rempli d'étonnement lorsque je me vis étendu sur mon lit, vêtu de mon habit noir, immobile, entouré de ma famille. C'est en entendant les cris de ma femme, c'est en voyant pleurer et sangloter mes deux fillettes que je compris tout. Mes convictions spirites se firent jour aussitôt en mon âme, encore sous la sensation de cette ivresse indéfinissable, et, peu à peu, je vis se soulever devant moi le rideau qui me cachait la chose vraie... Étais-je donc mort?... non, j'étais seulement désincarné. Mon enveloppe mortelle était là couchée, inerte à jamais mais mon âme qui, peu à peu, reprenait possession d'elle-même, était bien en vie, agissante et pensante.

« J'assistai à mes obsèques, je vous vis, l'un après l'autre, venir jeter un dernier regard sur ma dépouille; je vis couler des larmes, que j'aurais pu arrêter et sécher d'un mot, mais, une force que je ne définis pas, m'empêchait

de parler. J'étais au milieu de vous tous lorsque les pauvres ont voulu porter mon cercueil jusqu'au cimetière, et j'étais étrangement surpris de constater que personne ne semblait me voir. Moi qui voyais tout, j'étais invisible.

« Je suis parfois tout surpris de ce changement incompréhensible et si prompt; comment suis-je là, près de vous, cher frère, chère sœur, avec vous, mes amis? Il me semble que j'arrive de loin, de très loin, je crois avoir vu des choses étranges, non vues encore; j'ai certainement traversé une foule innombrable d'esprits désincarnés comme moi. Quelques-uns m'ont appelé, d'autres m'ont souri. Où donc étais-je? J'ai vu des bois, des montagnes, de l'eau, un ciel d'azur, un soleil éclatant... Était-ce l'espace? Était-ce un rêve? Je crois que je pourrai mieux vous traduire cela une autre fois. Pour l'instant présent, je ne puis encore me détacher de la terre, je me sens attiré par vous dont l'affection est la cause de vos regrets. Je viens vous dire que rien ne doit changer dans cet atelier où le simple appel de mon nom me ramènera. J'entends ma femme et mes pauvres fillettes qui pleurent toujours, je vole vers elles, mais il ne me sera pas possible de me faire voir ni entendre d'elles et je compte sur vous, mes amis, pour les consoler et les préparer doucement, tendrement, à supporter le coup de la séparation qui est si cruel pour elles... qui n'est rien pour moi, je vous l'avoue. »

A chaque séance l'esprit de de Cladous était le premier arrivé, il dictait quelques mots d'amitié, puis, aimable et modeste comme durant sa vie, il dictait quelques conseils à communiquer à sa femme, à sa fillette préférée, France, puis il se retirait en laissant la place à d'autres amis de l'au-delà qu'il se plaisait souvent à annoncer lui-même, comme on le verra par la suite.

Un mois après sa mort, le caveau destiné à la famille du Dr de Cladous étant achevé, la translation des cendres de notre ami eut lieu de la chapelle municipale à sa dernière demeure.

Je prononçai quelques paroles d'adieu à l'adresse de l'honorable défunt; puis je passai au journal indépendant de la ville où j'écrivis rapidement et remis au directeur, M. G., ami du regretté docteur, un article nécrologique dicté par une plume sympathique et attristée; enfin, je me dirigeai vers l'atelier de Ledeski tout rempli de parents et d'amis qui étaient venus serrer la main de Mme Ledeska une seconde fois. Comme tous s'étaient retirés, le hasard laissa en présence les membres de notre petit cercle, Ledeski et sa femme, Mme Delfini, Ravel et moi, tous assis dans l'atelier, sans songer à une tentative spirite. Tout à coup, sur le guéridon près duquel Mme Delfini, notre médium, était assise et sur lequel reposait son avant-bras et sa main, plusieurs coups précipités se firent entendre comme un appel pressant.

Notre surprise fut éveillée car, dans la journée, nous n'avions jusque-là tenu aucune séance.

C'était l'esprit du docteur de Cladous qui demandait l'alphabet et qui dicta littéralement ce qui suit :

« Très touché des devoirs qui m'ont été rendus aujourd'hui, je viens vous remercier tous, toi ma sœur et ton mari, mais plus particulièrement notre ami Dauvil dont j'ai entendu avec émotion les paroles d'adieu qu'il a prononcées sur ma tombe. Je le prie d'aller remercier M. G... pour l'article qu'il va insérer ce soir et que j'ai lu pendant que Dauvil l'écrivait. Merci, au revoir ! »

Si quelques incrédules accusaient notre subconscience d'avoir dicté ces lignes je leur répondrais qu'elles nous causèrent trop d'étonnement par la spontanéité de la communication; car, si nous ne pouvions manquer de penser au brave de Cladous, puisque nous arrivions tous du cimetière, pas un de nous ne pouvait attendre la visite de son âme avant la prochaine réunion du soir.

Chacun pensera de ces faits ce qu'il voudra, je respecte l'opinion de tous. Je raconte des choses vues et c'est tout.

Jusqu'au jour de la rupture de notre petit cercle, le cher docteur vint à chaque séance nous prouver qu'il était présent près de nous et qu'il s'intéressait à nos études.

A cette époque un de mes camarades, en garnison dans une ville voisine, le commandant C..., breveté d'Etat-Major, perdait l'une de ses filles de la fièvre typhoïde, quinze jours à peine après sa sortie de la maison de la Légion d'honneur de Saint-Denis où elle avait été élevée. J'avais appris le malheur qui venait de le frapper, le matin même, par une dame parlant dans la rue à une autre personne qui n'avait dit que ces simples mots : Le pauvre commandant C... a perdu sa fille. Or, si je me souvenais de C... c'était seulement pour avoir été présentés l'un à l'autre devant la caserne, puis pour nous être serré la main plusieurs fois. Mais si je le savais marié, nous n'avions jamais échangé de visites, et j'ignorais le nombre de ses enfants, leur âge et leur sexe ; conséquemment, dans l'histoire suivante, qu'on ne soupçonne ni moi ni mes amis d'avoir rien su de ce que je vais rapporter fidèlement.

Le soir même du jour où j'avais appris la mort de Mlle C. nous venions de commencer notre séance spirite lorsque des coups frappés doucement, faiblement, sous ma main, attirèrent mon attention. « Est-ce un ami ? interrogeai-je. — Non. — Vous êtes connu de nous ? — Non. — Connaissez-vous l'un de nous ? — Non. — Etes-vous décédé ? — Oui. — Depuis quand ? — La nuit dernière. — Voulez-vous vous nommer ? — Oui, Elisabeth-Aline C... — Vous seriez donc la fille du commandant C. ? — Oui. — Ma pauvre enfant, par

quel hasard votre esprit, à peine dépouillé de son enveloppe mortelle, peut-il être attiré ici ? — A Saint-Denis, une de mes amies, dont les parents sont spirites, m'a initiée aux vérités de l'au-delà et, depuis ce matin, je cherche à communiquer avec des spirites. J'ai rencontré le docteur de Claudous qui connaissait ma mère, et c'est par son entremise que je viens vers vous. — Soyez la bienvenue, ma pauvre enfant et dites-nous si nous pouvons vous soulager de quelque manière ? — Oui, je serais heureuse que, pour apaiser l'immense douleur de ma mère et la consoler, M. Dauvil, qui connaît mon père, allât dire à ma mère que je vis toujours et que je reste auprès d'elle. — Pourquoi ne pouvez-vous faire cela vous-même ? — Cela m'est de toute impossibilité, je ne puis ni faire le moindre bruit pour attirer l'attention, ni reprendre une forme visible sans que je sois soutenue par des amis initiés à ces mystères. »

Nous représentâmes à Mlle Elisabeth Aline C..., qu'il m'était impossible d'aller faire près de sa mère la démarche qu'elle exigeait de moi. Elle ne me croirait pas et le commandant son père, ne m'accueillerait-il pas d'une façon sévère, sans doute même comme un intrus.

J'exprimai tous mes regrets à cette chère âme et l'unanimité des sentiments de mes amis sembla la convaincre, elle dicta : Merci ! et se retira.

Le lendemain, Ledeski, que j'allais journellement voir à son atelier, si souvent témoin de nos bonnes causeries philosophiques, me montra un journal de la région qui publiait un entrefflet nécrologique où nous pûmes constater que la jeune morte portait bien les prénoms d'Elisabeth-Aline. Mais nous commençons à ne plus nous étonner de rien.

A la séance suivante Aline, comme je la nommerai pendant le cours de ce récit, vint dès que le guéridon fut entouré par Mme Delfini, Ravel et moi. Elle nous apprit que son père avait emmené son corps à Beaune..., elle frappa des coups et dicta : erreur, ce n'est pas Beaune, c'est Bône en Algérie.

Par cette âme délicate nous fûmes au courant des faits accomplis au jour le jour depuis sa mort, le transport de son corps en mer, l'arrivée à Alger, l'enterrement à Bône dans un caveau de famille de sa mère. Elle nous dit que son cercueil était placé sur ceux de son grand-père et de sa grand-mère.

Un soir, quelques jours après, Aline vint nous dicter très rapidement les lignes qui suivent. Mme Delfini et Ravel, fort intelligents, devinaient presque tous les mots dès la première syllabe, ce que confirmait toujours l'esprit communiquant par une série de petits coups d'ongle rapidement frappés sous la table :

« Mon père retourne en France ; il est à Alger à l'hôtel ; il s'embarque

demain matin à 8 heures sur le paquebot le *Général Chanzy* et sera à Marseille dans soixante-douze heures ».

Forcé, pour une affaire, de me rendre à Marseille deux jours après cette communication, j'étais, le lendemain de mon arrivée, assis à l'un des beaux cafés de la Cannebière lorsque j'aperçus le commandant C... qui, sans doute, venait de débarquer.

Poussé par un sentiment de vive curiosité que le lecteur comprendra je le rejoignis et lui exprimai toutes mes condoléances bien vives, pour le malheur qui venait de le frapper et auquel j'avais pris une part bien sincère; (on devine que, des communications spirites que nous devons à l'esprit de sa fille, je me serais bien gardé de lui dire un mot). — « D'où venez-vous donc, mon cher commandant? — Hélas! je viens de faire un bien lugubre voyage. J'ai dû accompagner en Algérie les restes mortels de ma chère enfant, et les conduire jusqu'à Bône où ils reposent maintenant avec ceux de son grand-père et de sa grand'mère.

— Avez-vous fait une bonne traversée de retour? — Oui et très rapide vu le beau temps. — Sur quel paquebot êtes-vous revenu? — A bord de l'*Emile Péreire*.

Je songeai : Aline nous a induits en erreur en nous annonçant le départ de son père sur le *Général Chanzy*.

Mais je n'osais faire une question... Pourtant je hasardai une réflexion : — Il me semblait avoir lu que c'était le *Général Chanzy* qu'on attendait, et non l'*Emile Péreire*?

— C'est très vrai, me répondit le commandant C..., c'est le *Chanzy* qui devait me ramener d'Alger, je m'y étais même embarqué à 8 heures du matin, avec ma valise, mais, un peu avant l'heure fixée pour le départ, il survint un accident à la machine, et, à midi, des réparations sans gravité, mais qui demandaient toute la journée, empêchant le départ du *Général Chanzy*, les passagers et le courrier furent transbordés sur l'*Emile Péreire*. »

Ainsi donc l'esprit d'Aline ne nous avait pas trompés lorsque, la veille du départ de son père, elle nous avait dicté : « Demain mon père s'embarquera à 8 heures du matin sur le *Général Chanzy* pour retourner en France ».

Dira-t-on que les pensées réflexes de nos cerveaux étaient la cause d'une communication vraie la veille et non réalisée le lendemain?

L'esprit d'Aline était capable de nous faire savoir ce soir-là que le commandant C..., son père, avait reçu son ordre d'embarquement pour le *Général Chanzy*, mais, ne devinant pas l'avenir, il lui était de toute impossibilité de nous communiquer qu'un accident à la machine causerait, le lendemain, le départ de l'*Emile Péreire*.

Je suis même convaincu que, si le jour du départ de son père, nous avions pu l'évoquer à midi, l'esprit d'Aline eut fait la rectification.



A. Aksakof

Son Excellence Alexandre AKSAKOF

Le 17 janvier dernier Aksakof est passé de notre monde imparfait dans un monde meilleur.

Quels services il a rendus à la cause du spiritisme, je crois qu'il est inutile de le dire à nos lecteurs. Il a consacré une grande partie de ses ressources pécuniaires, qui étaient considérables, à la vulgarisation et à la défense des recherches spirites ; grâce à lui nos idées, hier encore si honnies et si dédaigneusement traitées, ont envahi petit à petit tous les milieux cultivés et commencent même à préoccuper les savants. C'est surtout la publication de son grand ouvrage *Animisme et Spiritisme* qui a produit ce résultat. Cette œuvre était une réfutation magistrale d'une doctrine hâtive

et insoutenable d'un philosophe trop estimé dans certains milieux : Edouard de Hartmann.

Aksakof s'était proposé la solution de cette passionnante question : Existe-t-il des fantômes ? Les esprits immortels viennent-ils quelquefois se manifester dans notre monde, comme l'ont cru de très grands philosophes, un Svedenborg ou un Kant, par exemple ? Il voulait poser cette question devant le forum de la science. Pour atteindre son but il a expérimenté longuement, patiemment, sans jamais se laisser décourager, avec les médiums les plus divers et les meilleurs ; il s'est mis au courant de toutes les questions psychologiques ; et finalement il a mis sérieusement la charrue dans un champ qui, depuis que l'humanité existe, était demeuré une *terra incognita*. Il a montré que cette *terre inconnue* pouvait être explorée systématiquement, pourvu qu'on dût y amener les pionniers. Et ce n'est pas parce que le spiritisme répond aux aspirations les plus intimes du cœur humain qu'Aksakof en est devenu le général, suivant l'expression de Carl du Prel ; c'est parce que le grand disparu a pensé qu'il était indigne du savoir moderne de négliger comme il le fait l'étude approfondie de ces questions palpitantes.

La Russie n'étant pas un champ favorable à sa propagande, il tourna ses efforts vers l'Allemagne, pays où, quoi qu'on en dise, les hardiesses de la pensée n'ont jamais effrayé personne, où la discussion est libre pourvu qu'elles demeure élevée et courtoise. Il y fonda les *Psychische Studien* (Etudes psychiques), journal qui demeure encore aujourd'hui, sous l'habile et intelligente direction du Dr Frédéric Maier, le principal porte-parole des spirites d'Outre-Rhin. Il fonda aussi la *Bibliothèque du spiritualisme*, collection des meilleurs ouvrages des savants étrangers sur le spiritualisme.

Il était collaborateur assidu du journal spirite russe *Le Rébus*.

Son deuxième grand ouvrage *Les précurseurs du spiritisme* n'a pas encore obtenu toute la notoriété qu'il mérite ; cependant depuis quelques années déjà il a été traduit en allemand par Feilgenhauer. Petit à petit il fera, lui aussi, son chemin comme tout livre qui a de la valeur, au fur et à mesure que la science et la philosophie s'orienteront davantage de notre côté, quand « la pierre que les maçons ont négligée jusqu'aujourd'hui deviendra la pierre d'angle de l'édifice de demain ».

Depuis longtemps l'enveloppe physique d'Aksakof s'inclinait lentement vers la tombe. Le voilà enfin libéré de ses maux nombreux et nous ne doutons pas un instant qu'il ne continue de l'autre côté l'œuvre grandiose à laquelle il s'était consacré ici-bas.

Terminons par cet extrait de la préface de l'édition allemande d'*Animisme et Spiritisme* : « Au déclin de ma vie, je me demande quelquefois si j'ai vraiment bien fait de consacrer tant de temps, de travail et de ressources à

l'étude et à la propagation de tous ces phénomènes ? N'ai-je pas fait fausse route ? N'ai-je pas poursuivi une illusion ? N'ai-je pas sacrifié toute une existence sans que rien ne justifîât ou ne rétribuât toutes les peines que je me suis données ?

« Mais toujours je crois entendre la même réponse : pour l'emploi d'une existence terrestre il ne peut être de but plus élevé que de chercher à prouver la nature transcendante de l'être humain, appelé à une existence bien plus sublime que l'existence phénoménale.

« Je ne puis donc regretter d'avoir consacré toute ma vie à la poursuite de ce but quoique par des voies impopulaires et illusoire, suivant la science orthodoxe, mais que je sais plus infaillibles que cette science. Et, si j'ai réussi, pour ma part, à apporter ne fût-ce qu'une seule pierre à l'érection du Temple de l'*Esprit* que l'humanité, fidèle à la voix intérieure, édifie à travers les siècles avec tant de labeur — cela sera pour moi la seule et la plus haute récompense à laquelle je puisse aspirer. »

P. G. L.

2 NOVEMBRE

Ce Jour des Morts, ce jour où tu me fus ravie,
 Me parle cependant, non de mort, mais de vie ;
 Car je te sens toujours vivante à mon côté.
 Si je ne te vois plus, tu ne m'as pas quitté ;
 Je te parle sans cesse et sais que tu m'écoutes.
 La Mort est impuissante à séparer nos routes ;
 Elle ne peut trancher, de ses doigts disséqueurs,
 Que les liens des corps, non les liens des cœurs.
 C'est pourquoi je n'ai point peur que tu m'abandonnes.
 Quand m'arrive un bonheur, c'est toi qui me le donnes,
 Je le sais. Un malheur vient-il me visiter,
 Je sais que ton amour n'a pu me l'éviter.
 Ange, entre le Destin et moi je sens une aile.
 Ce que tu fus naguère en ta forme charnelle,
 La compagne, l'amie, et la mère, et la sœur,
 L'être de dévouement, de pardon, de douceur,
 L'âme qui veut sauver et qui se sacrifie,
 L'Amour, l'Amour, l'Amour, plus vivant que la Vie,
 Plus puissant que la Mort, tu l'es toujours pour moi.
 Comme on regarde au Christ, moi je regarde à toi.
 Ta tendresse m'entoure, attentive, inquiète :
 La Liette envolée est toujours ma Liette ;

Et quand je partirai, — bientôt, — tu m'attendras,
Heureuse, souriante et me tendant les bras,
Comme autrefois au seuil de notre humble demeure.

Oh ! vous tous qui m'aimez, priez Dieu que je meure !

Vichy, novembre 1902.

S. H.

Un fait de réincarnation.

Voici un récit qui nous vient d'Amérique à l'appui de la réincarnation. Il n'est pas exempt de toute critique, mais nous le donnons, à la fois parce qu'il apporte une petite pierre de plus à l'édifice, et surtout parce que c'est une grande rareté de voir de semblables preuves nous arriver des pays de langue anglaise. Il est tiré du *Progressive Thinker*, du 13 décembre 1902, n° 681.

« Dans le numéro 670 du même journal, M. Edson Smith, de Santa Ana, Cal., demandait si des Egos spirituels avaient été vus planant au-dessus des lieux où devait se produire une naissance, le *Pathfinder* semblant considérer ce fait comme une preuve indiscutable de la réincarnation. Voici ce qui lui fut répondu :

« J'offre mon expérience personnelle comme un fait, et sans l'intention d'appuyer aucune théorie.

« A l'époque où j'eus l'expérience en question (il y a 28 ans), je ne connaissais absolument rien de la médiumnité, et je n'avais probablement jamais entendu prononcer le mot de réincarnation. J'avais alors 16 ans et j'étais mariée depuis un an.

« Je venais d'apprendre que j'allais être mère, quand j'eus vaguement conscience de la présence constante d'une personnalité invisible. Il me sembla que je savais par intuition que mon compagnon invisible était une femme, et beaucoup plus âgée que moi. Peu à peu sa présence se fit plus sensible. Le troisième mois, après que j'eus senti son influence, je pouvais déjà en recevoir par inspiration de longs messages. Elle manifestait le plus grand intérêt pour ma santé et mon bien-être en général, et avec le temps j'entendis sa voix de mieux en mieux et je pus jouir de sa conversation pendant des heures. Elle me donna son nom, sa nationalité et beaucoup de détails sur son histoire personnelle. Elle semblait anxieuse que je la connusse et que je l'aimasse pour elle-même, comme elle disait. Elle faisait de continus efforts pour se rendre visible et elle y réussit à la fin. Alors, ce fut pour moi une compagne aussi réelle que si elle eut été en chair et en os. Il me suffisait de tirer mes rideaux et de plonger ma chambre dans une demi-obscurité, pour que sa présence se manifestât à la fois à ma vue et à mes oreilles.

« Deux ou trois semaines avant la naissance de mon bébé, elle m'informa que le but réel de sa présence était son intention d'entrer dans une nouvelle forme à sa naissance, afin de compléter son expérience terrestre qui avait été abrégée prématurément. J'avoue que je n'avais qu'une conception bien vague de ce qu'elle voulait dire et que ces idées me troublaient fort.

« La nuit qui précéda la naissance de ma fille, je vis ma compagne pour la dernière fois. Elle vint à moi et me dit : « Le temps est venu pour nous deux, soyez courageuse et tout ira bien. »

« Ma fille vint au monde, et ses traits présentèrent aussitôt la réduction parfaite de ceux de l'Esprit, mon amie. Ils différaient totalement de ceux de la famille, et la première remarque de ceux qui la virent, fut : « Tiens ! on ne dirait pas un enfant. Elle paraît au moins 20 ans » (1).

« Je fus grandement surprise quelques années plus tard quand je trouvai par hasard, dans un vieux livre, l'histoire de la femme et le nom que mon amie l'Esprit réclamait comme siens. Les fragments qu'elle m'avait donnés de sa propre histoire s'accordaient avec celle du livre, à l'exception de quelques détails probablement inconnus de l'historien. Je gardais toute cette expérience profondément secrète, car, jeune comme je l'étais, je sentais ce que le monde penserait de la narratrice.

« Un jour (ma fille avait 15 ans) il arriva que l'un des noms de l'Esprit de mon amie fut mentionné en sa présence. Elle se retourna vivement vers moi avec un regard de surprise et dit : « Maman, est-ce que papa ne m'appelait pas ainsi ? » (son père était mort quand elle avait un an). Je lui répondis : « Non, chérie, on ne vous a jamais donné ce nom. » Eh bien ! insista-t-elle, je me rappelle pourtant bien que quelqu'un m'appelait de la sorte quelque part. »

« Pour terminer, j'ajouterai que ma fille a le caractère du personnage historique dont l'Esprit me dit qu'il animait jadis le corps.

« Voilà mes faits. Je n'en donne aucune explication ; s'ils s'accordent avec quelque théorie, tant mieux pour cette théorie. Les théories ont besoin des faits. Les faits sont indépendants et se tiennent tout seuls. »

S. O. *New-Mexico.*

Il serait intéressant de savoir si de semblables faits sont arrivés d'autre part à la connaissance de nos lecteurs, dans des conditions qui permettent d'éliminer ce qui rend le récit précédent peu scientifique, savoir : absence de nom et d'adresse, manque de précision dans les détails, possibilité pour la fille d'avoir entendu sa mère lui donner ce nom dans son enfance, et pour la mère, d'avoir brodé sur des lectures oubliées, un roman subconscient.

G. B.

(1) Il semblerait résulter de ces remarques que le fait de la réincarnation a peut-être été trop généralisé, que certains Esprits seulement se réincarnent dans un but spécial, et qu'il serait assez facile, en somme, de distinguer des autres enfants ceux qui ont une telle origine. Cette hypothèse mériterait d'être considérée. A noter aussi, dans ce cas, que l'incarnation a paru se faire au dernier moment et sans période de trouble préalable, contrairement aux idées admises. (Note du traducteur.)

APPORTS EXTRAORDINAIRES

Traduit du *Harbinger of Light*, de Melbourne (Australie).

J'ai eu le privilège de pouvoir assister, avec une douzaine d'autres personnes, à quelques-uns des phénomènes les plus extraordinaires qu'on puisse voir. J'avais été invité à me rendre chez M. Standford, rue Russell, le mardi soir 24 juin, et ce que j'y ai vu surpasse mon expérience de 31 ans de spiritisme. Le médium était M. Bailey, qui avait été visité auparavant par M. Stanford, dans le but de s'assurer qu'il n'avait apporté aucun objet avec lui, et les autres conditions étaient telles que la fraude ou la supercherie étaient rendues impossibles.

Les deux contrôles étaient un Hindou de haute caste, dont j'ai reçu souvent moi-même des communications par deux autres médiums, depuis le 16 juillet 1898, et le D^r E. Robinson, qui mourut en 1864, et fut durant sa vie un orientaliste distingué. Il occupa la chaire de littérature Syro-Chaldéenne, au séminaire théologique de New-York, après avoir visité la Terre Sainte, Bible en main, dans le but d'explorer les localités qui y sont mentionnées; ce qui le conduisit à publier en 1851 ses « Recherches bibliques en Palestine, Sinaï et Arabie Pétrée », pour lesquelles il reçut la médaille d'or de la Société royale de géographie de Londres. Ses « Dernières recherches en Palestine » furent publiées après une seconde visite en ce pays en 1854, et sont un trésor d'érudition. Je mentionne ces circonstances parce qu'elles aideront à expliquer pourquoi il s'intéresse encore passionnément, comme Esprit, à l'archéologie orientale, et pourquoi il a apporté à M. Standford de nombreux manuscrits d'Egypte, d'Asie-Mineure et de Perse, manuscrits récemment exhumés, qui sont encore en la possession de M. Standford; j'ai eu l'occasion de les examiner ainsi que de très anciennes monnaies et reliques apportées de la même façon de l'Orient.

Le premier phénomène que je vis est assez commun aux Indes, où depuis des siècles les Fakirs médiums le produisent. On me pria de planter une graine de mango à deux pouces en terre dans un pot de fleurs placé sur la table. Cela fait, on me dit de l'examiner dix ou douze minutes après, et je trouvai qu'une tige verte de deux pouces de longueur avait poussé. On me pria de regarder la graine elle-même, je trouvai que son enveloppe avait éclaté, qu'elle commençait à germer, et que quatre ou cinq petites racines étaient sorties du bas de la graine. Je replaçai soigneusement la semence en terre, et après dix ou douze autres minutes je trouvai que la tige avait grandi d'un pouce et demi et qu'il en était sorti trois feuilles très bien formées.

Le second phénomène fut la matérialisation, par le D^r Robinson, d'une de

ses mains, qui parut comme un objet lumineux presque au plafond, et descendit graduellement sur la table, saisit un crayon et écrivit, sur les deux côtés d'une feuille de papier qu'il plaça dans mes mains, les mots suivants :

« Le D^r Robinson au frère S., salut. Lumière pour les derniers jours. »

Je peux ajouter que, le vendredi suivant, le D^r Robinson, me parlant par mon propre médium, m'assura que l'écriture était un fac-simile de la sienne, et me donna une explication de la germination rapide et de la croissance de la graine de mango, me montrant qu'elle s'était accomplie en strict accord avec les lois naturelles.

Vint ensuite une série de phénomènes dirigés par le contrôle Hindou. Un objet pesant tomba sur la table avec bruit, et, la lumière étant rallumée, il se trouva que c'était un fétiche africain. Il se composait d'un fémur humain, presque aussi foncé que de l'acajou, et habillé, pour ainsi dire, d'un vêtement, bien tressé, en paille de millet. Sur la plus grande des trois saillies supérieures était gravée grossièrement une figure humaine. Un petit morceau de nacre de forme triangulaire était enfoncé de façon à représenter le nez ; la tête était couverte d'une espèce de bonnet ou de turban, formé d'une rude chevelure humaine, disposée en forme de nid d'oiseau. Deux des saillies de l'extrémité inférieure figuraient les pieds de cette grotesque idole.

Nous eûmes ensuite une baguette divinatoire, garnie d'un bout d'ébène, telle que les sorciers ont coutume d'en jeter pour voir si les réponses de leurs dieux à leurs invocations seront propices ou non, ce qui se reconnaît à la position dans laquelle elles tombent. Telle fut du moins l'explication que le contrôle indien donna aux assistants.

Un autre instrument de caractère analogue, mais avec un bout d'ivoire, fut de même jeté sur la table.

Quatrièmement, une espèce de plastron, peut-être un tablier, formé de la peau de la tête d'un grand tigre, et qui se porte comme ornement, arriva de la même mystérieuse manière ; quatre os radius de bras humains de couleur brune, et polis à force d'avoir été maniés, à ce qu'il semble, y étaient suspendus.

Tous ces objets avaient été apportés pour être offerts au D^r Peebles, afin qu'il les emportât en Amérique, pour prouver qu'ils peuvent être transportés instantanément du centre d'un continent à des milliers de milles de distance, dans une chambre de Melbourne ; et qu'ils peuvent être décomposés instantanément, pour accomplir l'exploit, en apparence miraculeux de la matière passant à travers les murs. Un des objets apportés quelques jours auparavant était une peau de léopard, mesurant six pieds, du cou au bout de la queue.

Ce sont là des preuves tangibles de l'intervention des Esprits. Ce sont des faits solides, irréfutables, dont on ne peut se débarrasser par des raisonne-

ments ou des railleries. On peut les peser, les mesurer, les manipuler, les examiner avec la plus minutieuse attention. Tout le jargon semi-scientifique, la télépathie, la cérébration inconsciente, l'hallucination, la conscience subliminale, l'automatisme psychologique, la cryptomnésie, la désagrégation de la personnalité, etc., etc., qu'emploient les faux savants dans l'embarras, tout cela est de valeur nulle opposé à l'évidence des sens dans des phénomènes de cette sorte. Voici un médium, assis à une table, dans une chaise, dans un sommeil profond ; il est entouré d'une douzaine d'observateurs intelligents et vigilants. De chaque côté est placé un spectateur attentif qui s'apercevrait du plus léger mouvement de sa part, mais le malheureux ne bouge ni pied, ni main. Cependant voilà un corps pesant que vous entendez tomber, semble-t-il, du plafond. Il se trouve que c'est un objet qui ne peut s'acheter à aucun prix à Melbourne. Ce sont tantôt les langes d'une momie de Thèbes, avec le sable d'Egypte encore adhérent à leur tissu ; tantôt la coiffure d'une tribu des montagnes de l'Inde ; tantôt un oiseau vivant dans son nid de branchages ; tantôt un manuscrit de Suze ou de Persépolis ; tantôt des monnaies de Rome primitive ou de la Grèce antique ; tantôt des poissons vivants avec les algues ruisselantes de l'Océan Pacifique ; ou les ornements personnels d'un chef africain des rives du Congo. Ils sont là ! Qui est-ce qui les a apportés ? Ce n'est pas le médium, ce n'est aucune des personnes du cercle. D'où viennent-ils ? C'est là la question. Niez l'intervention des Esprits et vous allez vous perdre dans un brouillard plus épais que celui qui obscurcit l'intelligence des plus stupides adversaires du spiritisme.

Ci-après voici une liste des manuscrits anciens apportés dans le cercle par les Esprits, et qui sont en la possession actuelle de M. Standford. L'interprétation des hiéroglyphes et des écritures, il est bon de le dire, a été fournie sur le champ par le Dr Robinson, le contrôle du médium. Ce dernier n'a aucune connaissance égyptologique. Les nombres donnent la date de la réception des documents.

— 15 mai 1902 —

— Période Grecque, 84 av. J.-C. —

C'est un récit de discussions de philosophie dans le temple d'Alexandrie, écrit par Athénos, philosophe inconnu. Il contient des allusions à Alexandre, comme guerrier, et à Diogène. Il parle aussi de la Bibliothèque d'Alexandrie, fondée par Ptolémée Philadelphe.

— 23 Juin 1902 —

Hiéroglyphes égyptiens sur papyrus. Cartouche, datée de Ptolémée [1^{er} Soter, qui gouverna l'Egypte après Alexandre le Grand — Sujet : Hymne de louange à Rah, le soleil ailé, le dieu soleil : « O Rah, Esprit de vie et de lumière, tu éclaires cette terre et le monde inférieur... Tu as accordé la justice. Osiris, ton seigneur, t'offre cette prière. »

— 28 avril 1902 —

Ce n'est pas un original, mais une copie par un scribe nommé Athénodore. Elle est en grec classique et a rapport aux conquêtes d'Alexandre le Grand. La copie a été faite au second siècle de notre ère. On suppose que l'original a été perdu. L'écriture est passée, ce qui est attribué à la mauvaise qualité de l'encre, qui ne valait pas celle employée avant J.-C, celle des anciens Romains et des Egyptiens. Ce manuscrit n'a pas été écrit en Egypte, à moins qu'il n'ait été copié à Alexandrie. On peut l'avoir apporté en Egypte.

— 7 juillet 1902 —

5 pièces de monnaie en métal « electron ». Date : Alexandre le Grand. N° 1. Manuscrit sur fragment de parchemin. Hiéroglyphes. Copie d'une inscription sur un obélisque ; date : Tnoutmès III. — Pophmos, aimé de..., et Rah, qui ont élevé cet obélisque l'ont fait placer devant le temple d'Ammon Rah »...

N° 2. Manuscrit sur parchemin. Hiéroglyphes. Ordre d'exécution de Ptarmenès, officier de la maison royale. Le coupable avait volé du grain à un moment où des enfants pleuraient pour en avoir à manger. L'ordre est ainsi conçu : « Livrez le nommé Ptarmenès afin qu'il soit exécuté. » Osiris avait décrété que celui qui vole un orphelin serait puni.

N° 3. Manuscrit. Papyrus hiéatique et hiéroglyphes : « Les prêtres d'Osiris, le grand roi, décident d'offrir un sacrifice (ou de tenir une grande assemblée), quand le soleil sera au plus haut. Rameses, aimé de Phtah, sacré par les prêtres d'Ammon Rah.

N° 4. Manuscrit en partie lisible, papyrus grec du n° siècle. Dialogue entre deux philosophes grecs au sujet des écrits d'Aristote, avec commentaires.

N° 5. Manuscrit. Copie d'une inscription sur un obélisque. Date : Auguste César. B., architecte. Obélisque placé devant le palais de Thosmos, en face du Serapeum, et dénommé le grand obélisque.

Trad. par G. B.

L'IDÉE DE DIEU

Quelques réflexions adressées à M. Béra (1).

Non, Monsieur, le spiritisme n'est pas libre d'accepter ou de rejeter l'idée de Dieu ; le spiritisme est déiste ou il n'est pas.

Car qu'est-ce que le spiritisme ? N'est-ce pas une méthode d'investigation afin de prouver la survivance de l'âme après la mort de notre corps matériel.

(1) Cet article, envoyé par Mme Claire G... pour la *Revue* de février, a dû être retardé d'un mois, comme plusieurs autres sur le même sujet.

et cette méthode ne conduit-elle pas, en ligne directe, au principe spirituel dont l'idée de Dieu est le corollaire indispensable ?

Que serait l'âme désincarnée sans Dieu ?

Un souffle perdu dans les immensités ; — à moins qu'on l'admette entièrement libre, pouvant se gouverner sans loi !

Si c'est là votre pensée, votre système n'est point athée, mais polythéiste, car vous multipliez les dieux à l'infini.

En effet, partant de cette conception hardie, vous supposez les sphères invisibles semblables à une grande république.

Mais, ne confondez-vous pas ? Même une république a nécessairement un chef, un gouvernement du moins.

Un État, qu'il soit républicain ou monarchique, est *hiérarchique* ou il *n'est pas*, car, avec un système complètement égalitaire, nous tombons dans l'anarchie.

Si tous les individus sont autonomes, dans tout le sens du mot, ils sont tous rois et nécessairement divisés par suite du manque d'unité de direction. Loin d'avoir une république, c'est-à-dire un État organisé, vous aurez le chaos des intelligences dans lequel la cacophonie des volontés diverses et contradictoires rendra toute liberté illusoire.

Transportez ce système dans les régions extra-terrestres, dans le séjour des Invisibles, et vous n'aurez fait que ressusciter la guerre des dieux de l'Olympe, de ces dieux qui, cependant, avaient été mis d'accord, grâce à l'intervention finale du souverain Jupiter.

Non, Monsieur, l'égalité ne peut exister que dans les aspirations : *dans le droit égal au but*, non dans les positions transitoires.

Et ce qui est incontestable pour notre monde visible, l'est au même titre pour le monde invisible.

Si les âmes survivent avec leurs individualités propres, tel que le spiritisme nous le démontre, elles doivent, dans leur nouvelle vie, subir une loi, plus ou moins semblable à celle d'ici-bas ; et qui dit loi, dit législateur.

Donc, il y a un Dieu, c'est-à-dire *une volonté* qui dirige les mondes, les corps et les intelligences.

A part ce raisonnement, qui se base sur la déduction logique, nous avons, comme spirites, d'autres raisons péremptoires pour admettre l'existence d'un Dieu unique, c'est-à-dire d'une souveraine volonté.

Les voici : tout expérimentateur spirite a pu se convaincre que les esprits, en se manifestant, sont loin d'être libres.

Ne répondent-ils pas constamment à nos questions : « Nous n'avons pas le droit de dire telle ou telle chose. »

Et quand on leur demande pourquoi, c'est-à-dire qu'est-ce qui les empêche de nous renseigner, ne nous apprennent-ils pas que ce sont les guides ou chefs des phalanges auxquels ils sont obligés d'obéir ?

Ils ne sont donc pas des dieux autonomes, pas plus que les guides qui, à leur tour, disent subir une volonté supérieure.

Que faut-il conclure de cette superposition de volontés ?

N'est-ce pas que, dans les régions immatérielles dont nous recevons des messages, il existe une échelle hiérarchique, et que fatalement cette échelle doit conduire à un sommet. Eh bien, ce sommet, ce point culminant des intelligences et des volontés, encore une fois, *c'est Dieu*.

Certes, notre mental, peu développé, ne peut-il encore réaliser l'ascension de cette échelle infinie qui mène à lui, nous ne pouvons donc pas le définir comme quelque chose qui est à notre portée, mais tout vrai spirite ne doit pas moins être convaincu qu'il existe, parce que *l'idée de Dieu s'impose* à la suite de la plupart des entretiens avec les esprits.

L'inégalité des conditions des âmes désincarnées est une autre raison qui milite en faveur de l'idée de Dieu. En effet, les âmes souffrantes (et certes il y en a), créeraient-elles elles-mêmes leur état de malheur, si elles étaient complètement libres, si elles étaient capables de faire des lois spéciales ?

Si, au-delà du tombeau, un système égalitaire avait cours, tous les désincarnés qui se manifestent, se ressembleraient ; aucun symptôme de supériorité ou d'infériorité relative n'aurait pu se remarquer. Or, tous les investigateurs spirites ont pu se convaincre du contraire.

Cette différence des niveaux implique de nouveau un système hiérarchique et le système hiérarchique, je le répète, conduit à une intelligence suprême, qu'on veuille la nommer Dieu ou autrement. La dénomination de la conception divine ne change point cette conception en elle-même.

Pour cette même raison il me semble de peu d'importance que les humains, à tour de rôle, aient prêté à Dieu la forme d'un astre, d'un animal ou d'un homme ; *pourvu qu'ils aient reconnu une volonté souveraine, le principe absolu du Bien et du Juste*.

Dire que Dieu est l'inconnu et l'inconnaissable n'est pas moins inexact, quoiqu'il me semble oiseux de le proclamer plutôt une Trinité qu'une Binité, voire de se porter garant de son Unité sous une forme limitée quelconque. (La vérité entière, *absolue*, doit être tout à fait en dehors de nos petites conceptions terrestres.)

Car Celui qui s'est manifesté par des œuvres infinies, d'une grandeur et d'une beauté splendide, Celui dont les lois révèlent une sagesse admirable, enfin Celui qui s'impose par sa perfection, saurait-il être l'inconnu, l'inconnaissable ?

La sagesse des nations ne dit-elle pas : « A l'œuvre on connaît l'artisan ? »

Et ce qui est vrai pour nos grands génies, nos grands artistes, qui nous obligent et nous charment par leurs créations, ne le serait-il pas pour Dieu ? Quand les génies s'imposent, le Génie des génies ne s'imposerait-il pas ?

Quel étrange manque de logique !

Non, si nous nions Dieu, c'est-à-dire une intelligence première qui a présidé et qui préside au Cosmos, nous sommes en contradiction avec nous-mêmes, et nous nous heurtons à la plus imposante des impossibilités.

Nier Dieu, pour la seule raison que nous ne pouvons le contempler de face, c'est douter de l'immensité, parce que nous sentons ne pouvoir jamais la franchir.

.....
Au Congrès spirite de 1900, un orateur, en parlant de Dieu, disait qu'il est inaccessible. Je profite de cette occasion pour repousser cette opinion qui ne saurait davantage être conforme au spiritisme ; car elle lui enlève son caractère consolant qui fait sa plus grande valeur.

En effet, si Dieu est inaccessible, comment nos aspirations, nos prières arriveraient-elles à lui ?

Cependant, par nos expériences spirites, nous pouvons constater que nos prières, c'est-à-dire nos pensées pieuses, ont la force réelle d'attirer à nous des fluides supérieurs, j'oserais dire, divins, dans certains cas.

Et, s'il n'y avait pas un Dieu accessible à nos aspirations, à quoi serviraient nos prières pour les morts, *avec les morts*, comme les spirites ont coutume de faire dans leurs évocations ?

N'est-ce pas peine perdue que de parler à un Dieu inaccessible ?

Eh bien, au contraire, n'avons-nous pas, par le spiritisme, des preuves nombreuses que nos souhaits ardents vers Dieu aident les âmes souffrantes à se dégager de l'atmosphère terrestre ?

En outre, les esprits ne nous ont-ils pas appris que les âmes élevées habitent les sphères où devient sensible Celui qui est le *Non-Egal* ? (Sainte Philomène s'exprime ainsi dans une évocation).

Ils nous tromperaient donc tous systématiquement, même ceux qui nous imposent par leur langage élevé !

Mais alors que devient le spiritisme ?

Où en est le bénéfice si, malgré nos merveilleux résultats, obtenus depuis Justin Kerner, en 1824, jusqu'à nos jours, nous croyons pouvoir nier Dieu, ou, du moins, le refouler, « à la façon des panthéistes, dans la plus vague des abstractions, en en faisant une chimère inaccessible et inconnaissable » ?

Ne vaudrait-il pas mieux laisser là toute pratique occulte, vivre au jour le jour, en bon matérialiste, sans nous exposer aux flèches empoisonnées de nos adversaires ?

En tous cas nous y gagnerions, car, sans Dieu, par conséquent sans la prière, les évocations peuvent être dangereuses, voire néfastes, autant au point de vue physique que moral.

Non, soyons logiques avant tout, et avouons que : tel que le catholi-

cisme actuel implique l'obéissance envers l'Eglise de Rome, tel le spiritisme implique la croyance en Dieu.

Ceux qui n'admettent pas cette manière de voir sont des expérimentateurs, non des spirites dans le *seul sens du mot*.

CLAIRE G.

L'IDEE DE DIEU

LETTRE A M. G. BÉRA.

La controverse soulevée par votre article « l'Idée de Dieu » a fait couler déjà pas mal d'encre et elle est menacée de se prolonger indéfiniment et sans aucun profit pour la cause que nous défendons, à moins que la question ne soit envisagée sous son réel point de vue, c'est-à-dire qu'on n'en détermine le caractère, qu'on n'en précise le sens qu'on y attache.

Vous avez lu, dites-vous, avec grand intérêt, la réponse de M. L. Denis et la mienne à votre article sur « l'Idée de Dieu », mais le charme de notre poésie ne vous a pas convaincu.

Je le regrette pour vous, quoique je n'en sois nullement froissé. Je sais que certains esprits sont plus accessibles aux critiques qu'aux apologies et que, pour dissiper les ombres jetées par le matérialisme sur le tableau grandiose et divin de la création, la réfutation des objections posées est la plus convaincante des preuves. Nous acceptons donc le défi. Mais, au préalable, il est nécessaire que vous nous fassiez savoir quelle est votre « Idée de Dieu » à vous ; car jusqu'à présent vous n'en avez soufflé mot. Dans les deux longs articles que la Revue a publiés sur ce sujet, vous avez critiqué, censuré, tous les autres, mais vous ne nous avez pas dit quel Dieu vous voulez mettre à la place ; vous avez éludé ce point essentiel et capital pour que nous puissions nous entendre.

On peut admettre une divergence d'opinions sur les questions d'ordre secondaire, telles que « la Réincarnation, les communications spirites, la psychographie... » sans pour cela être l'objet « de l'ostracisme et de l'excommunication de ses frères » ; mais il n'en est point de même pour celle qui touche à l'Etre suprême, et il n'y a pas deux manières d'interpréter cette grande cause première.

« L'Idée de Dieu » est la pierre angulaire de notre doctrine, et il importe qu'elle soit définie d'une manière claire et précise pour qu'il n'y ait pas de malentendu ni de dissensions parmi nous. Tous les spirites vous sauront gré des lumières dont vous pourrez éclairer cette intéressante question ; car, tous, nous n'avons qu'un désir et qu'un but, celui de connaître la vérité.

Pour votre gouverne et pour vous éclairer sur notre profession de foi, le

Dieu que nous proclamons et que nous avons la prétention de connaître dans ses attributs, car nous l'avons cherché dans la philosophie qui est la science de la vie, avec la Raison et rien que la Raison, entièrement délivrés de tous les préjugés, notre Dieu à nous, c'est l'Être infini. Il est infiniment tout ce qu'il est : infiniment puissant, juste, bon, sage... Il est éternel, immuable, omni et prescient... Il est l'infinie perfection, la causalité absolue. Ou, comme le conçoit le spiritisme, c'est l'Être absolu, parfait, nécessaire, universel. Ce Dieu est donné par la raison, c'est le seul vrai et, sur cette origine, tous les spiritistes s'accordent.

Prof. C. MOUTONNIER.

PHÉNOMÉNOGRAPHIE

(Suite)

DOUZIÈME SÉANCE

Suivant la promesse faite à l'invisible, on tint une séance le soir suivant, de 9 h. 30 environ, à 11 h. 30 ou un peu plus tard. Mlle Nilda, Mme Marie, le Dr Bianchi et l'auteur de ces lignes y assistèrent tout le temps; le chevalier Baudolino et la servante Rose entrèrent de temps à autre dans la pièce où la séance avait lieu.

Le contrôle personnel ne fut pas des plus rigoureux, et tout se passa dans l'obscurité : ainsi l'avait demandé l'invisible, en raison du manque de substance dynamique émanant du groupe.

Je ne suis pas facile à satisfaire en ce qui regarde le phénoménisme pratique, et voilà pourquoi j'aime bien un peu de contrôle. Mais le Dr Bianchi, qui, avant de prendre part à la première séance, se disait sceptique (l'éminent gynécologue Carlo Guelmi me l'avait même donné pour un athée), fut moins rigoureux; il se contenta des preuves de cette séance, et en sortit convaincu de la sincérité et du caractère sérieux des phénomènes qui s'y produisirent (1). Peut-être eut-il l'occasion de constater personnellement des faits qui suffirent à faire brèche dans son scepticisme.

(1) Peu de temps après, il lut mon « Recueil de faits pour la solution du problème psychologique « Pour ou contre le spiritisme ? », dont je lui avais offert un exemplaire, et, m'écrivit le billet suivant :

« Le Dr P. Benigno Bianchi, professeur d'ophtalmoïatrie et de clinique oculaire exprime tous ses remerciements au prof. Falcomer pour le livre envoyé par ce dernier. En présence d'une telle multitude de faits, non seulement il se sent ébranlé dans son scepticisme, mais il désirerait voir d'autres faits et assister à d'autres expériences, afin d'avoir l'occasion d'approfondir le problème obscur du spiritisme ».

Université royale de Pavie.

On sait que dans notre camp nous ne cherchons pas à remuer ciel et terre pour convaincre ; un seul mot peut suffire, comme le pense Aksakof.

Je dois être bref ; je raconterai donc en peu de mots les faits plus ou moins bien constatés.

Effets divers

- a) Mouvements variés et lévitation du guéridon, au contact.
- b) Attouchements de doigts *sui generis*, et de doigts capables de toucher le visage ou de tirer les cheveux des spectateurs.

..

c) Les assistants demandent, sans l'obtenir, que le portefeuille du docteur soit enlevé de sa poche par l'invisible. En revanche, et à la grande surprise de tous, le porte-monnaie de la jeune fille, qui se trouvait dans une sacoche sur laquelle elle était assise pendant que ses mains étaient dans la chaîne, est enlevé et projeté sur le tapis.

..

d) Description typtologique du portefeuille en question, qui n'a été vu par aucun des compagnons de séance du docteur, et indication de choses connues de lui et inconnues d'eux.

..

Donc, en raison du manque de contrôle, je n'ai été guère satisfait de cette séance bien qu'on n'ait découvert aucune mystification ; mais un fait mérite mon entière confiance : j'ai senti des doigts m'effleurer le front avec une morbidesse inimitable.

TREIZIÈME SÉANCE

Cette séance fut la dernière de celles que me donna Mlle Nilda et auxquelles j'assistai sur l'invitation de Mme Marie. Je me rencontraï ce jour-là avec les deux dames professeurs dont j'ai parlé plus haut. La séance eut lieu le 15 décembre, de 8 h. 30 à 10 h. 30 du soir.

Effets divers.

Hormis une typtologie dénuée d'intérêt, une faible variation de poids et un rythme monotone de coups frappés, je n'ai rien pu observer, malgré l'apparente bonne volonté du groupe, les invitations qu'il adressa à l'occulte, la musique, l'obscurité ou la lumière.

APPENDICE

En dehors des séances que nous avons décrites ici, d'autres séances eurent lieu avec notre même sujet, mais plutôt « à la bonne franquette » et presque toujours entre personnes intimes ; et des phénomènes spontanés se produisirent lorsqu'elle était présente dans la demeure des Taverna. L'au-

teur de ces lignes doit en faire mention, parce que le fait lui a été répété maintes fois ; et la plus grande partie de ces phénomènes ont montré que ses facultés psychiques non seulement persistaient, mais parfois devenaient encore plus intenses. Parmi ces phénomènes nombreux, — clochettes se mettant à sonner d'une façon énigmatique, fleurs fraîches merveilleusement apportées en pleine lumière, messages annonçant des événements qui, plus tard se sont réalisés au loin, etc., l'auteur choisira un phénomène, un seul, à cause de la défiance qu'il a éprouvée envers les sujets en général toutes les fois qu'on ne les a pas placés dans des conditions où toute mystification est impossible.

On sait qu'ils peuvent tromper, non seulement par leur volonté personnelle et exclusive, mais par une suggestion mentale venant d'autrui ; la science télépathique officielle, pour ainsi l'appeler, enseigne maintenant qu'un sujet peut tromper par une suggestion qui lui est transmise télépathiquement, soit par une personne présente, soit par une personne décédée.

Or, relativement à ces séances « à la bonne franquette », et aux phénomènes spontanés qu'on y observa, on peut dire, sans vouloir faire de la critique pour le plaisir d'en faire, que notre sujet n'était pas toujours dans les conditions requises.

* *

Un soir, dans la maison G., à la lumière, et en présence de témoins différents de ceux qu'on a mentionnés un peu plus haut, pendant que Mlle Nilda et Mme Marie se tenaient près du guéridon, le Dr Bianchi demanda à la force accoutumée qui le faisait mouvoir d'une manière intelligente, si elle pourrait lui indiquer le nom de ses oncles défunts et lui révéler un secret de famille. Or, au moyen de coups frappés par le guéridon, la force en question lui communiqua avec précision non-seulement le nom, mais le secret ; elle le lui dévoila même au point que le docteur dut s'écrier : « Cessez ! » attendu qu'il ne lui convenait pas que les assistants en apprissent davantage.

Le docteur me raconta ce phénomène plusieurs fois en présence d'une autre personne ; il m'a donné sa parole de gentilhomme qu'à la séance en question il ne se trouvait personne qui pût connaître les choses ainsi révélées, que lui-même d'ailleurs avait niées. Le 6 février 1901, il réitérait l'expression de sa conviction, dans une lettre qu'il m'adressait en réponse aux questions et aux doutes que je lui avais soumis relativement à l'authenticité de la réponse typtologique. Voici cette lettre :

Cher professeur Falcomer,

Je réponds volontiers à vos questions catégoriques, heureux de pouvoir me rendre utile en disant toute la vérité, et la vérité seule.

1° Les personnes présentes à la séance spirite qui eut lieu à la maison G...

ignoraient *absolument* (et tous indistinctement) les noms de mes oncles et le secret de ma famille.

2° Le guéridon ne révéla rien qui ne fût déjà connu de moi.

3° Je désirais expérimenter d'une autre manière avec le guéridon pour savoir quelque chose relativement à des personnes de ma famille qui résident au loin ; mais dans ce moment je ne pensais pas au secret dont je viens de parler ; je ne m'en souvenais pas, — pas plus d'ailleurs que des noms de mes oncles défunts.

4° Je fis arrêter les réponses de la table, parce qu'il ne me convenait pas que d'autres que moi pussent avoir connaissance des choses et des secrets de ma famille.

5° Je n'ai pu transmettre par la pensée aux personnes présentes les noms des miens ou les secrets de ma famille, car à ce moment j'étais bien loin moi-même de me rappeler ces circonstances.

6° « Si le phénomène en question est authentique, quelle explication doit-on en donner, d'après vous ? » Je ne puis répondre évasivement à cette question : je ne m'en sens pas le droit. D'abord, la forme dubitative « Si... » doit disparaître entièrement, car le fait est vrai et authentique sans le moindre doute possible ; mais quant à l'explication, je me hasarderais à proposer l'hypothèse spirite, sans pourtant insister : n'étant pas suffisamment versé dans de telles études, je ne veux pas avoir l'air de faire le savant en des matières sur lesquelles je ne puis, faute de l'érudition nécessaire, proposer des théories précises ; mais, ne pouvant m'expliquer autrement le phénomène, j'incline à le considérer comme un phénomène spirite.

7° L'ensemble des faits observés et constatés par moi au cours de diverses séances a profondément ébranlé mon scepticisme ; et maintenant je ne puis plus me donner comme un sceptique, du moment que des faits nombreux m'inclinent à croire au spiritualisme.

Je suis, avec un parfait dévouement, etc.

D^r P. BIANCHI,

Professeur FALCOMER

La Matière et l'Esprit

Comme nous l'avons vu dans les récents articles de MM. Béra et Léon Denis, ainsi que par les lettres et réponses que ces articles ont provoquées, l'idée de Dieu que se font les hommes varie à l'infini, et l'on en trouve presque autant de conceptions qu'il y a de formes de religions sur notre petit globe, ce qui est bien peu, on en conviendra, quand on songe à la multitude des

sphères habitées très probablement par des humanités plus ou moins semblables à la nôtre.

L'homme qui a tant de peine à trouver Dieu ou à en définir l'idée, et qui croit fermement à la réalité de la matière qu'il peut voir et toucher, serait bien surpris si l'on émettait devant lui une théorie tendant à lui démontrer que cette matière n'existe réellement pas et que tout ce qu'il voit sur notre plan physique n'est qu'apparence et illusion.

Dans la nature, deux forces sont continuellement en présence, force centripète et force centrifuge. Lorsque la première de ces forces est dominante, nous avons les corps les plus denses ; dans le cas contraire, lorsque la force centrifuge domine, nous avons les corps de plus en plus subtils, jusqu'à l'état éthérique et au-delà.

La nature peut donc passer par différents états et même devenir, à un moment, invisible pour nos yeux humains, mais le clairvoyant lui, peut dans bien des cas percevoir les états plus subtils de la matière.

Ainsi, il nous est possible de nous rendre compte des objets extérieurs sous différents aspects, longueur, largeur, épaisseur, couleur, odeur, etc. ; lequel de ces différents aspects est l'objet lui-même.

Voilà ce que dit à ce sujet J. C. Chatterji (1).

« Jetons un coup d'œil autour de nous dans le monde extérieur ; si nous considérons un objet quelconque, physique ou hyperphysique, nous verrons que nous n'en connaissons rien qui ne soit un effet du mouvement sur nous.

Pour nous en rendre compte, prenons un objet, cette admirable fleur, par exemple. Qu'est-ce donc que cette fleur ?

Ce que nous appelons « fleur » n'est qu'un arrangement, une agglomération d'un certain nombre de qualités : couleur, odeur, douceur, contact, fraîcheur, poids, etc... ; à tous ces effets groupés ensemble nous donnons le nom de « fleur ». Or l'analyse nous montrera que chacune de ces sensations ainsi groupées est le produit d'un mouvement. En premier lieu, ce que vous appelez « couleur » n'est que l'effet des vibrations agissant sur votre rétine. Ces vibrations sont transmises par le nerf optique au cerveau, et du cerveau à la nature hyperphysique ou astrale. De l'astrale, la transmission se fait au mental et alors vous voyez l'objet. C'est donc cette action subtile sur la rétine, action transmise au nerf, au cerveau, à l'astral, enfin au mental, c'est ce simple petit effet qui vous donne la notion de la couleur. Votre couleur n'est donc pas ma couleur. Les vibrations sont les mêmes ; elles affectent la rétine de votre œil, et celle du mien ; mais l'effet produit sur vous n'est pas identique à l'effet produit sur moi. Chaque homme voit sa couleur : c'est par convention que nous leur donnons le même nom. Vous dites que cela est

(1) *La philosophie ésotérique de l'Inde*, pages 28 et suivantes.

blanc, moi aussi, mais cela ne prouve pas que la sensation que nous convenons de nommer ainsi soit la même pour nous deux.

Passons à l'odeur ; même raisonnement, l'odeur n'est que l'effet d'une vibration agissant sur le nerf olfactif. L'action se transmet comme dans le cas précédent. De même pour le goût... Ce raisonnement s'applique à toutes nos sensations, même hyperphysiques : Pour le clairaudient cette fleur parle ; bien plus, elle est musicale, car c'est l'effet d'une vibration musicale qui lui donne sa forme. Ceux qui ont lu l'ouvrage de Mme Watts savent comment elle a pu produire, au moyen de notes musicales, des formes de fougères et de fleurs admirables. Ces expériences, et d'autres encore, tendent à montrer que les formes, dans la nature, résultent de vibrations rythmiques. C'est ce que les Maîtres de tout temps ont enseigné. Ainsi, la musique même de cette fleur, si vous pouviez l'entendre, serait encore l'effet d'une vibration sur vous.

La résistance au contact n'est que l'effet d'un état vibratoire résultant des deux tendances contraires universellement présentes dans la nature manifestée, tendance au rapprochement et à l'éloignement, attraction et répulsion, force centripète et force centrifuge. Ces deux forces, en relations variables, produisent les divers états de la matière. Lorsque l'attraction domine vous avez les corps les plus durs ; lorsque la force expansive prend le dessus, vous avez une substance de moins en moins compacte. Le solide se réduit à l'état liquide, le liquide devient gaz. Plus loin encore, nous trouvons les états étheriques de la matière. Ainsi la dureté, la mollesse, ne sont que la résultante de deux forces : attraction et répulsion.

Si vous perceviez le poids de cette fleur, ce « poids » n'est encore que l'effet de votre opposition au rapprochement de la fleur de la Terre. L'enfant même apprend que l'atome attire l'atome et que la Terre attire tout vers son centre. Les étoiles attirent la Terre et la Terre attire les étoiles, comme elle attire ce qui est à sa propre surface ; tendance continuelle des choses à s'embrasser mutuellement comme par amour. Cette manifestation cosmique, cet amour universel, est ce que vous appelez la Gravitation.

Enfin la douceur au toucher, comme la rugosité son contraire, n'est encore qu'une disposition particulière des molécules, due à la nature de la matière, à sa consistance, et nous avons vu que cette consistance procède de l'attraction et de la répulsion, ou du mouvement passif et actif.

Ainsi en analysant cette fleur, vous voyez qu'elle ne se compose que d'un ensemble d'effets. « Mais, objecterez-vous, il y a pourtant là des atomes, des molécules attirées, repoussées, groupées d'une certaine manière et qui forment la fleur ». Je crains que votre raisonnement ne soit en réalité bien illusoire. Quelqu'un de vous a-t-il vu un atome ? J'entends l'atome du physicien, car celui du chimiste est encore un composé. Supposons que vous

puissiez percevoir un véritable atome : vous le percevrez fatalement sous forme de couleur, de contact, enfin d'une qualité déterminée. Or vous avez vu que toutes ces qualités sont les résultats du mouvement, rien de plus. Mais où donc est votre atome ? Dans le rêve du physicien. Tout disparaît dans le mouvement. Ceux qui n'ont jamais concentré leur attention sur ces questions ne comprendront évidemment pas ; mais qu'ils suivent cette indication, qu'ils réfléchissent, et alors ils verront quelle profonde vérité il y a dans cette assertion que l'Univers, en tant qu'objet de notre conscience, est *mouvement*, et rien que *mouvement*.

Il est aujourd'hui scientifiquement démontré que notre corps physique se renouvelle entièrement dans un espace de temps d'environ sept années ; mais si d'un autre côté les atomes dont se compose ce corps physique ne sont que l'effet d'une illusion, quel est donc l'observateur, le témoin qui enregistre ces changements, qui conserve et qui se souvient de toutes ces impressions ? N'est-ce pas l'Esprit immatériel *sans forme*, qui seul est réel, immuable, éternel.

E. LEBEL.

QUELQUES MOTS DE RÉPONSE

Dans un entrefilet faisant suite à mon article du mois de janvier, M. Béra me fait l'honneur d'être de mon avis sur l'idée de Dieu que j'y ai émise ; mais je suis surpris qu'un esprit de sa valeur semble s'attacher à vouloir n'admettre que l'imperfection divine dans les manifestations évolutives de la vie sur notre plan physique actuel.

« Puisque nous faisons partie de la Divinité, et que nous sommes imparfaits, Dieu aussi est imparfait », dit M. Béra.

Soit, je l'admets volontiers, pour un instant, mais où commence l'imperfection et où finit-elle ?

Le Bien, le Mal, ne sont que des relativités. Ce qui est bien ou parfait pour moi peut être mal ou imparfait pour vous, ce qui est un bien aujourd'hui, peut être un mal demain et ainsi de suite ; dans notre monde de changements et d'illusions constants il ne peut y avoir rien d'absolu.

Il est aussi puéril, à mon sens, de dire : Dieu est bon, que Dieu est mauvais ; Dieu est juste, que Dieu est injuste ; Dieu est parfait, que Dieu est imparfait.

Dieu ne peut être ni bon ni mauvais, ni parfait, ni imparfait.

Il est l'*absolu* et dans l'Absolu toute différenciation cesse.

Quant à nous qui sommes involués de cet absolu dont nous sommes la manifestation, l'idée, et vers lequel nous évoluons actuellement, nous

sommes bien obligés de passer par les oscillations extrêmes du bien et du Mal, du Juste et de l'Injuste, du Parfait et de l'Imparfait, jusqu'à ce qu'ayant trouvé enfin le point équilibrant, résultant de toutes ces manifestations extrêmes, nous soyons identifiés avec l'Absolu ; car sans toutes ces oscillations nous ne pourrions pas être manifestés et serions restés dans l'Absolu sans personnalité ; autrement dit nous n'existerions pas.

Ce sont les différentes manifestations qui nous font nous rendre compte que nous existons et que nous évoluons, et tant que nous ne serons pas rentrés dans l'Absolu tout en y conservant la personnalité acquise dans les manifestations des différents plans sur lesquels nous aurons évolué, nous serons ballottés entre le Bien, le Mal, le Juste, l'Injuste, le Parfait et l'Imparfait *relatifs*.

E. LEBEL.

UN FAIT HISTORIQUE

Il est souvent question des phénomènes d'apparition, de télépathie, de transmission de pensée, des avertissements mystérieux, que le mépris des savants relègue parmi les erreurs de la crédulité populaire et qui occupent aujourd'hui dans la psychologie une part sans cesse plus considérable. Voici un singulier fait d'apparition qui intéressera les lecteurs de la *Revue Spirite*. Un Anglais sir John Lily, raconte dans son œuvre « Monarchy or no Monarchy » le fait historique suivant : « En 1628, un homme âgé, du nom de William Parker, ayant appartenu à la maison du duc de Buckingham et qui avait été en relations très intimes avec le père du duc, vit deux fois Georges Villiers (le père du duc) lui apparaître et la seconde fois le fantôme lui dit ce qui suit : « Mon cher ami, je sais que vous aviez pour moi une grande affection et que vous avez reporté cette affection sur mon fils... Comme vous devez bien me reconnaître pour son père, je vous prie, dites-lui telles et telles choses (que le fantôme indiqua), entre autres qu'il renonce à la société de telles ou telles personnes, sinon sa mort sera aussi certaine que soudaine... » Parker fut très étonné, reconnaissant dans l'apparition le vieux duc qu'il affectionnait beaucoup, mais s'imaginant avoir rêvé et ne voulant pas effrayer le jeune duc d'après des renseignements qui lui paraissaient si peu sûrs ; il garda le silence, d'autant plus que, sachant le jeune homme incrédule et sceptique, il craignait qu'il ne se moquât de lui en l'appelant visionnaire et vieux radoteur. Quelques nuits plus tard le vieux duc apparut une troisième fois et semblant furieux contre Parker s'avança vers lui et dit : « Je vous croyais mon ami et celui de mon fils... Pourquoi n'avez-vous pas dit à mon fils que je vous ai apparu ?... et pourquoi ne lui avez-vous pas donné l'avis dont je vous ai chargé ?... Je vous demande donc expressément de le faire le plus tôt possible, attendu

que sa mort sera aussi certaine que soudaine »... Parker très effrayé, cette fois, répondit que connaissant si bien le jeune duc et le sachant incrédule et sceptique, il était sûr que celui-ci recevrait fort mal son avis, mais qu'il promettait de lui dire toute la vérité. — « S'il ne veut pas croire, » répondit le fantôme, dites-lui le secret suivant, que lui seul et moi au monde connaissons. » (Ici le spectre communiqua à Parker le secret). — Parker convaincu maintenant qu'il ne rêvait pas, et que vraiment il avait vu l'apparition du vieux duc, raconta le lendemain au jeune duc tout ce qui lui était arrivé. Mais le jeune homme pour toute réponse se mit à rire bruyamment. Alors Parker lui fit part du secret confié par son père. Le duc fut très étonné et demeura quelque temps pensif, ensuite il déclara que le diable seul avait pu lui révéler cela ; mais malgré tout il ne tint aucun compte de ces avis paternels et continua sa vie de débauche. — Quelques jours après le vieux duc apparut encore à Parker et lui dit d'un ton profondément affecté : « Merci, mon cher ami, j'étais présent lorsque vous avez parlé à mon fils et je sais qu'il n'a tenu aucun compte de mes avis... Je vous en prie, avertissez-le à l'instant, une dernière fois, que s'il ne quitte pas ses amis de débauche, il mourra frappé d'un coup de poignard ».

Cette prédiction s'accomplit à la lettre, car le 23 août 1628 le duc de Buckingham fut poignardé par Felton ».

JOSEPH DE KRONHEIM.

LES DANGERS DU SPIRITISME

Les adversaires du spiritisme ont fait grand bruit récemment d'un accident mortel qu'il leur plaît d'attribuer aux pratiques spirites. La haine, l'ignorance ou la mauvaise foi peuvent seules lui donner une telle interprétation. Bien que la plus élémentaire connaissance de la question, et des conditions dans lesquelles la victime imprudente a trouvé la mort, démontrent jusqu'à l'évidence que le spiritisme n'a rien à voir dans ce fatal événement, nous profitons de l'occasion pour répéter ce que nous avons dit tant de fois : que c'est faussement qu'on nous accuse « d'empoisonner, sciemment et dans un but de lucre, l'esprit de nos contemporains en les poussant à des pratiques dangereuses. » Nous n'avons cessé de répéter qu'il y a danger réel pour le corps, pour l'esprit et pour le bien-être matériel, à s'abandonner *sans guide et sans boussole* sur la mer, semée d'écueils, du monde des invisibles. Tous les véritables investigateurs, qui ont pris la peine et le temps suffisant pour se livrer à des recherches sérieuses, ont poussé le même cri d'alarme, et les mêmes exhortations à la prudence. Nous avons dit et répété qu'il y a des illusions, qui viennent de ce que les médiums peuvent, avec la plus entière bonne foi, se tromper, par suggestion inconsciente, déséquilibre mental, ou auto-suggestion ; et que l'autre monde, se composant des mêmes êtres que celui-ci avec tous leurs défauts, on est exposé, si l'on ne prend pas les

précautions voulues — qui sont par-dessus tout le sérieux, l'instruction et l'usage vigilant de la raison calme, froide, et surtout *scientifiquement exercée* — à devenir la proie d'esprits menteurs, flatteurs, obsesseurs, en un mot pernicieux à tous égards.

Plus que jamais, à notre époque où le spiritisme se développe de plus en plus, où les phénomènes se multiplient — et où l'on rencontre de nombreux exemples de petits groupes intimes qui se réunissent sans direction, sur quelques indications de hasard, et ne se proposent guère que l'amusement et la distraction — nous croyons indispensable de rappeler ces sages préceptes.

Quelques journaux, moins hostiles, ou plutôt possédant des rédacteurs plus instruits, ont présenté la question à leurs lecteurs sous un jour plus sensé, et l'article suivant que nous extrayons de la « Presse » du 11 janvier, nous paraît à ce titre mériter de devoir être reproduit. Il est certainement écrit par quelqu'un qui sait que la vérité scientifique existe, mais que, comme toute nouvelle vérité, elle présente des dangers contre lesquels l'étude suffit généralement pour assurer une protection efficace. La vapeur, l'électricité, tout ce qui nous est bon et utile, ne comporte-t-il pas aussi des dangers très réels pour les ignorants et les imprudents? Il n'en est ni plus ni moins avec le spiritisme. Voici ce que dit M. Xavier Pelletier :

« Un jeune homme, fort intelligent d'ailleurs et s'occupant trop d'occultisme, vient de succomber à une expérience extravagante. Pour permettre à son *corps astral*, à son âme, de se dégager de son corps physique et d'errer dans l'espace, il imagina de s'endormir au moyen d'un appareil fort compliqué, lui versant d'une façon continue, et goutte à goutte, un mélange d'eau, d'éther et de chloroforme. Il ne convient pas d'examiner particulièrement cette singulière façon de dégager, d'extérioriser son double. En l'espèce, c'était le suicide certain. Et il était infiniment plus facile, et sans grand danger, d'arriver à cette extériorisation du moi au moyen de l'état profond d'hypnose, prudemment provoqué et si bien connu aujourd'hui par les remarquables travaux de M. de Rochas.

« Il faut que cette mort lamentable soit un avertissement sérieux sur les dangers trop méconnus de l'étude maladroite des sciences psychiques. Il ne sera pas question ici de l'état mental révélé par ce cas spécial. Cet état mental, il sera utile de l'étudier plus longuement, un jour, car il est beaucoup plus fréquent qu'on ne se l'imagine et il n'est que l'expression ultime d'une déchéance cérébrale, dont les manifestations s'affirment de plus en plus graves sous les formes les plus complexes et surtout chez les jeunes gens. N'envisageons que les résultats de cette manie de fouiller dans l'inconnu, dans le mystère, sans la moindre étude préalable.

« Si l'on se doutait du nombre de pelles qu'on peut ramasser dans ce sport d'occultisme! Si l'on savait à quelles catastrophes immédiates ou médiatees on s'expose! Sans parler du discrédit qu'apportent aux sciences psychiques *vraies* les spirites amateurs qui font se trémousser les pieds de tables, et

s'imaginent, en toute candeur, converser avec Socrate ou Tamerlan, alors qu'ils s'entretiennent sans beauté avec eux-mêmes, il y a dans les expériences psychiques mal dirigées des surprises déplorables. Et il peut arriver à ceux qui marchent sans guide sur ce terrain encore mal connu ce qui adviendrait à un ignorant qui mélangerait au hasard les produits chimiques d'un laboratoire.

« S'agit-il d'hypnotisme? Il est des maniaques qui endorment les gens à œil que veux-tu... et qui ne les réveillent pas toujours, parce qu'ils ne savent pas. Ce sont alors des crises de nerfs qui n'en finissent plus, des contractures persistantes et souvent le développement d'une hystérie jusqu'alors non révélée ou de névroses fort sérieuses. Les amateurs plus documentés poussent leur sujet jusqu'au somnambulisme, et pour montrer qu'ils sont tout à fait informés et en puissance d'un irrésistible fluide — ce qui impressionne les dames! — ils font du patient bienveillant un automate entraîné aux pires accidents nerveux.

« S'agit-il de provoquer des phénomènes médianimiques? Les expériences se font sans contrôle, sans méthode. On s'amuse beaucoup parce qu'il n'est pas habituel d'entendre des coups frappés dans les murs, de voir des tables se promener en l'air, et parce que les gens adorent avoir peur. Ils auraient mieux peur encore s'ils avaient la notion de ce qui les menace et savaient à quels détraquements cérébraux ils sont candidats.

« Même les expériences les plus prudemment conduites ne sauraient être toujours inoffensives. Certains tempéraments devront s'en écarter absolument, car certaines provoquent, telles les matérialisations, une soustraction de force nerveuse évidente, se traduisant par une fatigue extrême chez les assistants.

« Il est enfin une catégorie de recherches qu'on doit essentiellement et dans tous les cas s'interdire : je veux parler de tout ce qui touche la *Goëtie*.

« Ce sont là des évocations redoutables. Qu'on se souvienne de ce docteur qu'on trouva un jour agonisant dans son laboratoire après une opération magique, et qui mourut après quelques heures de choc nerveux et d'une brûlure au troisième degré de l'épaule et de la poitrine, comme si une énorme main de feu l'eût étreint là.

« Qu'on ne juge pas cela un conte ridicule : on ne s' imagine pas combien, à l'heure présente, on s'occupe de magie noire et quels accidents se produisent dont les intéressés se gardent de parler.

« A moins d'avoir les nerfs très solides, un calme que rien n'entame, qu'on ne s'occupe pas de sciences psychiques. Qu'on laisse l'hypnotisme aux docteurs, aux expérimentateurs absolument prudents. Qu'on surveille de près l'état mental et les actes des proches qui s'occupent d'occultisme, afin de les avertir à temps ou de les préserver. Qu'on évite enfin d'appeler à soi, par amusement, les forces inconnues de l'invisible rôdant autour de nous. »

(Nota. — La *Goëtie* ou Magie Noire consiste à faire appel aux mauvais Esprits, de propos délibéré. Ce sont des pratiques que réprouvent les Spiritistes

d'une façon absolue, à tel point qu'ils en ignorent généralement même le nom et l'existence).

Pour ma part, je m'associe pleinement aux paroles sensées de M. X. Pelletier, sachant, *par expérience*, — et contrairement à l'opinion professée ici même par un des maîtres du spiritisme — que rien ne met à l'abri des Esprits menteurs, pas même le recueillement d'un cercle composé d'éléments honnêtes et croyants, ni l'appel aux noms les plus saints et les plus élevés ; rien — sinon la raison.

G. BÉRA.

Nous lisons dans le journal *La Dépêche*, de Tours, du 13 février dernier :

Société littéraire et artistique.

A chaque fois, nous avons à constater un nouveau succès, pour notre jeune et vivante Société. Ses soirées sont de plus en plus courues. Pour celle d'hier, l'affluence s'explique en partie par le renom du conférencier. M. Léon Denis est connu universellement comme orateur et écrivain. Ses livres philosophiques *Après la mort* et *Christianisme et Spiritisme* se lisent, soit dans le texte original, soit dans les traductions, — nous pouvons le dire sans exagération, — non seulement en France, mais dans toute l'Europe et en Amérique. Président du Congrès international des sciences psychiques, tenu à Paris lors de l'Exposition de 1900, M. Léon Denis est reconnu comme l'apôtre du Spiritisme. En ayant à parler de Jeanne d'Arc, il traitait un des sujets qui lui tiennent le plus à cœur, comme Lorrain et comme spirite. Mais, parlant devant la Société littéraire et artistique qui se fait une loi de s'attacher surtout aux questions d'art, de littérature ou d'histoire intéressant la Touraine, l'éloquent conférencier devait s'abstenir de toute controverse politique ou philosophique ; par cela même il s'est privé d'un de ses éléments de succès habituels ; mais, par la sincérité et l'ardeur de son patriotisme, par la conviction dont on le sent animé dans son culte pour l'inspirée de Domrémy — que soixante-dix prêtres fanatiques ou serviles, et les Anglais furieux et honteux de leur défaite, brûlèrent à Rouen — par l'élévation de sa parole émue et émouvante, M. Léon Denis a mérité et obtenu d'enthousiastes applaudissements.

La soirée avait été ouverte par la *Prière de Jeanne d'Arc*, de Gounod, et la partie musicale comprenait encore un *quatuor* d'Haydn, la *Sérénade* de Guy Ropartz, où MM. Liéron, Berge, Fontenille, Masson, Vollereau et Léveillault se montrèrent dignes de tous éloges. Le violoniste, M. René Liéron, dans l'*Aria* de Bach et le violoncelliste, M. Masson, dans la *Danse hongroise* de Fischer, firent tout particulièrement apprécier les brillantes et solides qualités de leur jeu et de leur style.

Succès aussi pour M. Serelle dans les stances à *Jeanne d'Arc*, de M. Rogeron et la *Moisson d'épées*, de Coppée ; pour M. Foucault dans un poème de M. Richou : *Un Crime dans la forêt*, et deux des meilleurs sonnets extraits

du coquet volume que M. Jules Fröger a publié récemment sous le titre de *Rêves et réalités*; enfin, pour Mlle France Darget dans la *Colombe* et dans un poème inédit *Olympio*, inspirations originales d'une poésie délicieuse que met encore en valeur l'art de diction exquis et tout personnel de la jeune poétesse.

M. Roger de Fabry, secrétaire général, administrateur de la *Revue psychique de la région du Sud-Ouest*, nous prie de bien vouloir annoncer la création d'une Société d'Études Psychiques à Marseille, s'occupant des faits de télépathie, prémonitions et médiumnités diverses, qui préoccupent l'opinion publique depuis un certain temps; ainsi que la publication d'un Bulletin spécial ou *Revue psychique de la région du Sud-Est*, destiné à relater les mêmes faits.

Siège social, 41, rue de Rome, à Marseille.

Nouveau groupe spirite

Deux spirites d'Amiens voudraient fonder un groupement dont feraient partie tous les spirites d'Amiens et des communes environnantes.

Prière d'adresser adhésion à M. Raymond Guilbert, 18, rue Laurendeau.

BIBLIOGRAPHIE.

Personne, parmi ceux qui suivent le mouvement scientifique de nos jours, n'ignore l'immense portée des travaux de ce géant de la science qu'on nomme William Crookes, non plus que sa puissance extraordinaire de raisonnement et d'investigation; personne, parmi les spirites, n'ignore l'appui considérable que ses expériences fameuses avec Fl. Cook et D.-D. Home ont apporté aux affirmations des partisans de la survie. Tout récemment encore, la *Revue Spirite*, dans des articles du professeur Falcomer, reproduits par la presse spiritualiste du monde entier, nous montrait que l'illustre savant n'avait rien modifié de ses opinions au sujet des phénomènes psychiques.

Mais ce que l'on connaît moins, et ce qu'il est du plus haut intérêt de connaître, étant donné l'envergure intellectuelle de Crookes — et sachant qu'outre ses travaux personnels il a tenu à prendre connaissance de tout ce qui s'est écrit et fait dans le domaine spirite, puisqu'il est membre de la Société des Recherches psychiques — c'est l'explication qu'il donne de ces phénomènes, ce sont les conceptions philosophiques, scientifiques et métaphysiques, les théories en un mot, qu'ils lui suggèrent; et c'est ce que M. Sage — déjà si apprécié par ses travaux de vulgarisation psychique « Mme Piper, et Zone-Frontière » nous fait connaître dans une petite brochure (1), dont le prix modeste fera un véritable ouvrage de propagande.

(1) Discours récents sur les Sciences psychiques, par W. Crookes, traduits par M. Sage, prix 0 fr. 60. Leymarie, éditeur.

Cette brochure, précédée d'une intéressante introduction, contient la traduction des importants discours prononcés par Crookes sur la question psychique, en deux occasions différentes. Le premier a été lu le 29 janvier 1897 devant la Société des Recherches psychiques, dont W. Crookes était alors président.

Dans une dissertation, qui est à la fois un modèle de clarté et de raisonnement scientifique, le célèbre chimiste nous fait toucher du doigt l'impossibilité matérielle que l'Etre humain puisse conserver après la mort la forme et les organes humains. Cette thèse, que j'ai soutenue dans des conférences, et dans des articles de *la Revue* — ce qui m'a attiré les cris de réprobation qui accueillent ceux qui se permettent de penser par eux-mêmes — cette thèse, je l'ai retrouvée exposée dans un ouvrage de Flammarion, et je suis fier de m'être rencontré, avec les mêmes arguments et sans le savoir, avec des savants de cette qualité.

L'illustre chimiste nous montre les conséquences prodigieuses que le plus léger changement dans nos conditions de relation entraînerait sur notre organisme. Il suppose successivement une légère modification de la pesanteur, (personne ne doute que les Esprits soient moins pesants que nous), puis une différence de stature, et enfin une modification dans notre façon de percevoir le temps et l'espace, et, avec une logique impeccable, il nous fait sentir, en véritable savant qui ne se paie pas d'arguments théologiques ou sentimentaux, les bouleversements étonnants que ces divers changements apporteraient dans notre existence et nos conceptions.

Est-ce à dire qu'il faille rejeter et les affirmations des voyants et les matérialisations? En aucune façon, pourvu que l'on comprenne que ces images et ces créations ne sont point l'expression de la réalité, mais une manière pour les Esprits de se faire reconnaître par ceux pour qui tout autre mode de représentation deviendrait inintelligible. Il peut se faire encore que les plus arriérés des Esprits aient transporté dans leur nouvelle vie tout leur bagage de conceptions fausses touchant la matière aussi bien que la religion, et que, ne s'en débarrassant qu'avec peine, ils continuent, en toute bonne foi, à nous entretenir de leurs habitudes physiques et de leurs idées religieuses.

Le second discours a été prononcé en 1898, à Bristol, au Congrès de l'Association britannique pour l'avancement des sciences. W. Crookes était encore président de cette Association. C'est dans ce discours que se trouve la fameuse phrase, si souvent reproduite, où l'illustre savant déclare « qu'il n'a rien à retracter de ses déclarations déjà publiées, qu'il pourrait même y ajouter beaucoup. »

Je relève dans ce discours, à l'intention de ceux qui croient que spirite signifie : « ennemi de la Matière », cette citation remarquable, empruntée par Crookes à un des présidents, ses prédécesseurs :

« Par nécessité intellectuelle, je franchis les limites des preuves expérimentales et je distingue dans cette Matière que, dans notre ignorance de ses pouvoirs latents, et malgré le prétendu respect que nous avons pour son créateur, nous avons jusqu'aujourd'hui couverte d'opprobre, la puissance de créer toute la vie terrestre et la probabilité qu'elle l'a fait. »

Le spirite intelligent lira avec le plus grand intérêt et le plus grand fruit cette brochure, où la profondeur des pensées s'allie à la clarté du style et à l'élégance de la traduction.

G. BÉRA.

Quelques essais de médiumnité hypnotique (1)

Nous ne serons vraiment maîtres et vraiment sûrs des phénomènes médiumniques que lorsque nous aurons déterminé les conditions dans lesquelles ils se produisent, que lorsque nous pourrons à peu près les produire à volonté. Jusqu'à présent on a considéré cela comme impossible et cela est encore impossible réellement ; mais il n'en sera pas toujours ainsi.

Dans toute science et dans toute recherche il y a une période d'observation pure : les phénomènes commencent par frapper nos sens ; nous les observons, nous les examinons du mieux que nous pouvons ; ensuite nous faisons, sur leur nature et sur leurs causes déterminantes, un certain nombre de conjectures. Mais alors, par la force des choses, survient la période d'expérimentation. Nous avons besoin de savoir si nos conjectures sont illusoire ou fondées ; nous nous mettons dans les conditions supposées par ces conjectures et nous voyons si le phénomène se produit ; s'il se produit, nous étions dans le vrai ; s'il ne se produit pas, nous nous sommes trompés et il faut recommencer à observer, puis à conjecturer.

Dira-t-on que cette marche, excellente pour les sciences ordinaires, ne vaut rien pour les recherches spiritiques parce qu'ici nous avons affaire à un élément inconstant, doué de volonté comme nous et qui nous échappera quand bon lui semblera : l'esprit communiquant. Sans doute nous ne pourrions jamais forcer les esprits à entrer en communication avec nous, si cela ne leur plaît pas ; mais, dans les phénomènes médiumniques, les esprits ne sont pas tout, les instruments dont ils peuvent se servir éventuellement sont aussi quelque chose. Ces instruments ou médiums qui, jusqu'aujourd'hui, ne nous ont été fournis que par le hasard, nous pouvons, en étudiant, apprendre à les distinguer à première vue, nous pouvons apprendre à les perfectionner, à les mettre au point ; et alors nous trouverons toujours des esprits qui seront disposés à s'en servir. Bref, le médiumnisme peut parfaitement devenir expérimental.

(1) Par MM. F. Rossi-Pagnoni et Dr Moroni, traduit par Mme Francesca Vigné 2^e édition, P. G. Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques, 1903.

Deux hommes de haute valeur, le professeur F. Rossi-Pagnoni et le Dr Moroni, ont déjà fait dans ce sens, voilà près de quinze ans, des tentatives qui ont été couronnées d'un plein succès. Le livre qu'ils ont publié à ce sujet a été fort remarqué en Italie et Carl du Prel en parle avec beaucoup d'estime. M. Leymarie le fit traduire en français par Mme Francesca Vigné et aujourd'hui une seconde édition de cette traduction est devenue nécessaire.

Tous ceux qui ont quelques connaissances en magnétisme et en spiritisme savent qu'il y a entre ces deux classes de phénomènes une très grande analogie. C'est évidemment l'étude approfondie du magnétisme qui nous mettra sur la voie du médiumnisme expérimental. Le somnambulisme et la transe médiumnique ne sont peut-être qu'un seul et même état ; seulement le somnambulisme est produit par un magnétiseur incarné alors que la transe serait l'œuvre d'un magnétiseur désincarné. Mais n'y aurait-il pas des moyens de transformer en trances à peu près tous les somnambulismes ? Si cela était possible nous aurions alors à notre disposition autant de médiums que nous en désirerions et les communications avec les disparus seraient à tout jamais assurées. Les auteurs du livre qui nous occupe en ce moment ayant réussi, pourquoi d'autres ne réussiraient-ils pas à leur tour ? Il est donc utile que leurs expériences soient connues du plus grand nombre de personnes possible, pour qu'on essaie, à leur exemple, un peu de tous les côtés. Quant à moi je crois que les succès seront nombreux.

Voici ce que dit à leur sujet le professeur Rossi-Pagnoni :

« Le bruit que faisaient les journaux au sujet des soi-disant miracles de Donato, détermina mon ami le Docteur Moroni, depuis vingt ans médecin de l'Assistance publique de notre municipalité, et depuis sa jeunesse initié et adonné à l'exercice du magnétisme, et qui avec moi signe la relation qui va suivre, à se joindre à notre petite compagnie, à se mêler à nos discussions sur le sujet qui excitait chez les ignorants ou de l'incrédulité ou un grand étonnement.

« Moroni combattait l'incrédulité et démontrait que ces phénomènes hypnotiques n'avaient rien d'extraordinaire, excepté qu'ils étaient obtenus par Donato plus rapidement que par d'autres et presque avec violence, ce qui les rendait propres aux effets de théâtre, mais parfois dangereux pour l'organisme des patients ; en même temps il parlait de phénomènes moins étonnants, mais plus importants pour la psychologie expérimentale, obtenus particulièrement avec l'une de ses somnambules.

« Celle-ci, jeune fille appelée Isabelle Carzetti, née à Fabriano, en 1845, était venue en 1870 à Pesaro, au service d'une famille noble, de laquelle elle sortit en 1883 pour aller vivre avec une tante et exercer les métiers de couturière et de repasseuse.

« Isabelle est assez intelligente, mais inculte ; elle ne lit pas les journaux, seulement quelques romans, ne parle pas mal, mais avec l'emploi d'une syntaxe souvent contraire aux règles grammaticales.

« En 1871 elle fut prise de convulsions rebelles à tout traitement ; en 1873 dans un accès cataleptique, causé par l'effroi d'un tremblement de terre, elle montra une clairvoyance spontanée ; Moroni suivit cette suggestion de la nature même, commença à la soigner par l'hypnotisme et, peu à peu, il diminua ses souffrances et obtint de singuliers phénomènes. »

Nous espérons que la deuxième édition de cet ouvrage unique aura plus de succès encore que la première. On a fait beaucoup de progrès pendant ces dernières années ; le moment de l'expérimentation systématique approche enfin, s'il n'est déjà venu, et la connaissance des expériences du professeur Rossi-Pagnoni et du Docteur Moroni sera de la plus grande utilité à ceux qui voudront se lancer dans cette nouvelle voie où les découvertes les plus étonnantes et les plus belles les attendent.

P. G. L.

Société spirite Algérienne

Nous avons reçu de M. Al. Cieutat, président de la Société spirite algérienne, à Alger, un exemplaire des Statuts de la nouvelle Société, fondée le 11 janvier dernier, par un groupe de spirites, membres de la Fédération algérienne et tunisienne des spiritualistes modernes.

Cette scission a paru nécessaire aux adhérents de la nouvelle Société, la Fédération ne répondant pas à ce qu'ils en attendaient. Unis dans une même pensée, *propager le Spiritisme*, nos frères et sœurs d'Alger feront tout ce qu'il leur sera possible pour mener à bien l'œuvre de vulgarisation qu'ils ont entreprise et nous tiendront au courant de leurs travaux.

Le Conseil d'administration de la Société spirite algérienne fait appel à la générosité de tous pour l'organisation d'une bibliothèque et se recommande aux personnes généreuses qui voudraient bien aider ses débuts par des dons, soit en espèces, soit en nature. Nous souhaitons que cet appel soit entendu et sommes heureux d'offrir au Président, M. Cieutat, les ouvrages fondamentaux de notre doctrine, des brochures de propagande et quelques ouvrages les plus recommandés et de nos meilleurs auteurs.

Succès et prospérité, tels sont nos souhaits.

RHEA L'ONDINE

(Suite).

Une fois seul, Albert examina la pièce où il se trouvait ; elle était petite et meublée d'une manière sommaire, mais l'ordre minutieux et la méthode

(1) En vente à la Librairie des sciences psychologiques, 42, rue Saint-Jacques, Paris, 1 vol. in-12, 3 fr. 50.

d'arrangement de tous les objets qui s'y trouvaient, donnaient bien l'idée d'une grande cabine à bord d'un navire.

Bientôt le bruit de voix fraîches et rieuses arrivèrent de l'étage supérieur aux oreilles du voyageur, mon père eût un tressaillement de joie : « Voilà donc pour qui sont les deux autres couverts sur les quatre qu'a commandé mon hôte...; ceci me promet sans doute une agréable soirée, pensa Albert; si ces jeunes personnes sont musiciennes, ce qui est probable, je pourrais faire plaisir à cette famille hospitalière en utilisant mon petit talent de chanteur et cela dans le répertoire allemand, ce qui les flattera assurément.

Mon père était à peine revenu dans la salle, où il était d'abord entré, qu'une porte latérale s'ouvrit; une jeune fille brune de taille moyenne, non jolie, mais fraîche et rose, entra, suivie d'une toute petite personne, une enfant encore; de longs cheveux blonds partagés en deux lourdes nattes descendaient sur ses épaules à demi-nues, car la robe en percale imprimée bleu sur fond blanc, était décolletée assez bas et une simple chemisette de tulle à pois brodés, froncée autour du cou par un large ruban bleu, permettait de juger au premier aspect de la perfection de ces blanches épaules, un peu trop tombantes cependant.

— Rhéa, ma fille, je te présente M. Albert Dumbart, un jeune ingénieur français qui accepte l'hospitalité que je viens de lui offrir pour lui permettre d'échapper à l'orage qui éclate déjà. En effet, aux dernières paroles de l'ex-capitaine, un vent violent fit gémir les grands arbres qui entouraient l'habitation.

Mlle Narhdyn ouvrait de grands yeux ébahis en regardant le jeune voyageur qui s'inclinait très bas devant elle et si fortement ému que, malgré son usage du monde, il ne pouvait trouver en son esprit une simple formule de politesse pour exprimer sa gratitude.

Enfin, Rhéa s'écria naïvement.

— Monsieur, soyez le bienvenu... Je suis bien contente qu'il fasse de l'orage ce soir.

M. Narhdyn ne put retenir un éclat de rire, qui mit soudain tout le monde à l'aise.

— Vous le voyez, dit-il à mon père, votre venue ici est agréable à tous. Mais voici, M. Dumbart, Mlle Esther Prunnels, l'amie de Rhéa; elle est la fille aînée d'un pasteur de Cologne, mon meilleur ami et le meilleur des hommes.

Mlle Esther paraissait avoir plus de 20 ans.

— Comment, se disait Albert encore sous le coup de la vive émotion éprouvée à la vue de la fille du capitaine, dont la ressemblance frappante avec la vision qu'il cherchait à oublier, comment se fait-il que Mlle Prunnels soit l'intime amie de cette enfant qui n'a certainement pas plus de 12 ans ?

Quel malheur, se disait mentalement mon père, que Rhéa soit si jeune!... Tout mon cœur va vers elle,... sans doute c'est sa ressemblance avec le fantôme trop aimé qui en est cause!...

Et tout en reprenant sa présence d'esprit pour se montrer aimable auprès des jeunes filles, Albert examinait en détail sa blondinette hôtesse qui, avec une gracieuse et ondulente souplesse, allait et venait pour aider la servante à disposer le couvert, plaçant des vases de fleurs aux extrémités de la table, préparant sur une étagère du buffet divers fruits et gâteaux sur des plats.

Oh! pensait Albert, cette enfant a toute la grâce de l'image enchantée qui m'a pris le cœur, mais elle lui est inférieure en beauté... Rien sur la terre ne peut reproduire cette transformation, cette clarté intérieure qui semble avoir pétri les chairs avec de la lumière!...

Durant le souper, plein de cordialité, Pierre Narhdyne parla beaucoup de la France; ensuite, il apprit à Albert qu'il était veuf et habitait depuis dix-neuf ans cette maison, que le voisinage du Rhin, où il se livrait à son plaisir favori, la pêche à la ligne, lui avait toujours rendue agréable; elle avait jadis appartenu à la sœur de sa mère, son unique parente, laquelle l'avait soigné comme une mère dans la grande maladie dont il avait failli mourir et que seuls les soins maternels qu'il avait reçus avaient pu l'arracher à une mort certaine; mais, hélas! il n'avait pu reprendre ses courses maritimes, ses voyages et son existence sur mer... et que cela avait été bien douloureux pour lui, marin de vocation.

— Enfin, reprit, après un gros soupir de regret, l'ex-capitaine :

— J'ai trouvé ici une compensation à laquelle je n'avais pas songé, je me suis marié avec un ange de douceur... Je n'avais pas peut-être assez désiré cette joie... Le ciel a rappelé à lui ma compagne, après trois ans d'union mais elle m'a laissé la chère créature, son vivant portrait : ma Rhéa, qui entrera demain dans sa 18^e année...

Allert sursauta... Quoi la fille de son hôte avait 17 ans!

Et de nouveau, il regarda étonné la charmante enfant.

Rhéa comprit la pensée du voyageur, aussi elle se redressa pour donner le plus de hauteur possible à sa petite personne...

— Vous avez cru, Monsieur, que je n'étais qu'une petite fillette de 12 ans, n'est-ce pas? Avouez-le? C'est bien ennuyeux, d'être aussi petite pour mon âge! J'en suis bien contrariée, je voudrais être grande comme Esther!

Et les yeux bleus de Rhéa se voilèrent de larmes!

— Quand je me vois en rêve, poursuivit-elle, j'ai toujours la taille que je souhaiterais avoir réellement; et puis... tout est lumineux en moi et autour de moi!... et puis...

— Ah! ton beau rêve, que tu fais si souvent,... nous le connaissons, interrompit Esther Prunnels en caressant le bras nu de sa compagne appuyée sur la table!...

Rhêa rougit grandement et se tut soudain, en jetant un rapide coup d'œil sur le Français, qui lui, au contraire pâlisait et, incapable de maîtriser sa nervosité, s'écriait : « Vous aussi, Mademoiselle, êtes hantée par des songes, décevants ! »

Pierre Narddyn, répondit pour sa fille embarrassée : « Ma Rhêa, Monsieur a une organisation particulière ; étant toute petite, elle avait un langage figuré, qui nous étonnait beaucoup : Kath et moi ; elle nous racontait déjà ses rêves enfantins... C'était étrange, ... elle avait alors et l'a conservé encore aujourd'hui, une sorte de culte pour notre grand fleuve, le Rhin, ... elle lui adressait la parole comme à une grande personne, puis elle nous transmettait les réponses qu'elle se figurait recevoir des eaux profondes !

— Père, interrompit Rhêa, il y a bien longtemps que ces rêveries enfantines ont pris fin... J'aime encore notre fleuve impétueux, mais je n'entends plus la voix des Ondines !...

— Mais tu chantes aussi bien qu'elles, dit Esther, d'après ceux, bien entendu, qui ont eu l'avantage assez rare de nos jours d'ouïr leurs chants mélodieux !

Rhêa regarda tendrement son amie dont elle devinait l'intention obligeante de faire briller son talent naturel de chanteuse devant l'étranger.

Celui-ci, en effet, sollicita vivement la jeune fille de chanter ; mon père espérait aussi avoir son petit succès, en chantant après elle.

— C'est cela, faisons de la musique, s'écria M. Narddyn ; je vais prendre mon violon. — Kath enlève au plus vite le couvert.

Les deux jeunes filles aidèrent la servante ; en un instant la salle fût débarrassée. — Mlle Esther enleva la housse de drap vert du piano et, malgré le bruit étourdissant de l'orage, Mlle Prunnels préluda aux premiers accords d'une très ancienne mélodie allemande accompagnant les paroles mélancoliques d'une non moins vieille ballade en l'honneur du Rhin.

Rhêa était fort émue au début de son chant, mais comme elle s'aperçut combien le Français lui-même était ému, elle finit par se rassurer et ce fut avec une grâce charmante que celle qui devait être ma mère, acheva la ballade.

Mon père se leva aussitôt et saisissant la main de Rhêa y imprima ses lèvres ; une larme mouilla les doigts de la jeune chanteuse.

— Mademoiselle, dit Albert, surmontant enfin son trouble, excusez l'étrange situation d'esprit dans laquelle vient de me plonger l'audition de cette vieille ballade..... Je l'ai entendue chanter quelquefois dans mes rêves et la voix que j'entendais était semblable à la vôtre..... Je connais beaucoup de musique allemande, mais cet air fort ancien, je ne le connaissais pas du tout..... Oh ! je vous en prie, Mademoiselle, donnez-moi l'extrême plaisir de vous l'entendre encore chanter une seconde fois !

— Demain, répondit en souriant Rhéa, dont le regard pénétrant se fixa sur les yeux de mon père..., à présent c'est à vous de vous faire entendre !

— Demain, Mademoiselle... Je serai bien loin d'ici, hélas !... Je retourne en France !

— Restez encore une journée avec nous, s'écria l'ex-capitaine ; je vous accompagnerai vers le soir à Unkel ; je dois y reconduire Mlle Prunnels chez son père.

Avec une joie extrême, mon père accepta l'offre gracieuse de son hôte et le petit concert, avec divers incidents pleins de charme pour Albert et Rhéa, se prolongea assez avant dans la nuit.

En se mettant au lit, mon père s'avouait qu'il était amoureux de sa gentille hôtesse réalisant pour lui tous ses rêves de jeunesse ; nul doute qu'elle ne fut cette sœur de son âme, que ses visions lui avaient maintes fois montrée radieuse en des clairs de lune magiquement enchanteurs...

Rhéa, elle aussi, devait l'avoir vu en songe également. La joie naïve de la jeune fille au premier regard jeté sur lui en était une preuve... Oh ! comme Albert avait hâte de voir le soleil se lever pour se retrouver auprès de Rhéa. Dans les quelques heures qu'il passerait encore avec elle, il trouverait sans doute un instant pour la questionner, pour lui exprimer mieux que la veille, combien sa personne et sa voix l'avaient profondément impressionné et ravi !...

(A suivre).

M. A. B.

Société spirite Valentin Tournier, à Tours.

Séance du 17 janvier 1903.

Le samedi 17 janvier, 9 personnes étaient réunies chez le commandant Tégrad, pour la séance spirite habituelle, qui a lieu tous les quinze jours.

Une corde en chanvre faisait le tour de la société, étant tenue par les mains de chacun. Cette corde, le chanvre ayant été reconnu par nous comme très bon conducteur du fluide magnétique, a pour but d'empêcher la fatigue éprouvée, lorsqu'on est obligé de faire la chaîne en se tenant les mains pendant deux heures entières.

Le guéridon était placé au milieu du salon, à un mètre de chacun de nous.

Au bout de quinze minutes environ, la table a commencé à marcher dans différents sens, à frapper des petits coups, et enfin s'est renversée.

Des grains de genièvre sont tombés sur différentes personnes, et souvent à la demande mentale de quelques-uns.

Puis il a été frappé une marche militaire tout à fait au haut de la fenêtre, à 3 mètres de hauteur, sur les carreaux.

En même temps, des lueurs apparaissaient sur ce même point.

Puis le commandant Tegrad a demandé une autre sonnerie militaire dont la gamme a été frappée au même endroit.

Ayant ensuite demandé la Marseillaise, cette hymne a été frappée sur le bois du fauteuil d'un des médiums.

A ceci, on pourrait répondre que le contrôle n'est pas suffisant ; mais comme les mêmes phénomènes se présentent quand tout le monde se tient les mains, cette objection n'a pas de valeur pour nous.

D'ailleurs, pendant cette première partie de la séance, il y avait un poêle, à pétrole qui éclairait assez pour se voir, et que nous avions laissé allumé pour essayer si, quand même, des phénomènes auraient lieu.

A la 2^e partie de la séance, nous avons fait l'obscurité complète.

La table, sans contact toujours, a répondu à plusieurs questions, ayant commencé d'ailleurs à répondre à une question écrite que M. Telmoron avait dans sa poche, et dont il n'avait parlé à personne. C'est la méthode que j'indique à tous ceux qui viennent à mes séances, et ce que j'appelle se faire envoyer une carte de visite par un Esprit.

Moi-même j'avais écrit demandant Donato, ce que votre *Revue* m'avait prié de faire, puis un de mes parents mort il y a huit jours.

Ce dernier seul s'est présenté, empêtré dans son corps et présentant des signes de reconnaissance tels, qu'il n'y avait pas à s'y méprendre.

Cependant, voulant son nom, le médium voyant m'a dit : il est incapable de répondre ; mais on me dit que c'est tel votre parent, et qu'il vient de mourir depuis peu. A la fin de la séance, j'ai montré la lettre où j'avais écrit ma demande.

Une sonnette placée sur la table a sonné longtemps en l'air, a été sur la tête de Mme Darget, est repartie au haut du plafond en sonnant, et finalement est tombée sur les genoux de M. A., un nouveau venu. Ce dernier nous a déclaré qu'il en avait fait mentalement la demande.

J'ai alors posé deux questions mentales, demandant à l'Esprit de souffler les réponses dans l'oreille de Mme Darget. Celle-ci, au bout de peu de temps, a dit : Un Esprit me parle, il me dit le mot Réussite et le mot Excelsior.

Les deux mots, et surtout le mot latin, résumaient bien mieux les réponses que ceux que j'aurais pu employer.

La séance s'est terminée par le mot Bonsoir, frappé dans le guéridon. Ont signé le présent procès-verbal :

Mme Darget	MM. Ripault, artiste peintre. Telmoron, comptable;
Mlles X.	A..., nouveau venu ; B..., employé du gouverne-
Y.	ment ; Pinard, magnétiseur.

COMMA DANT TEGRAD.

Le Gérant : P. LEYMARIE